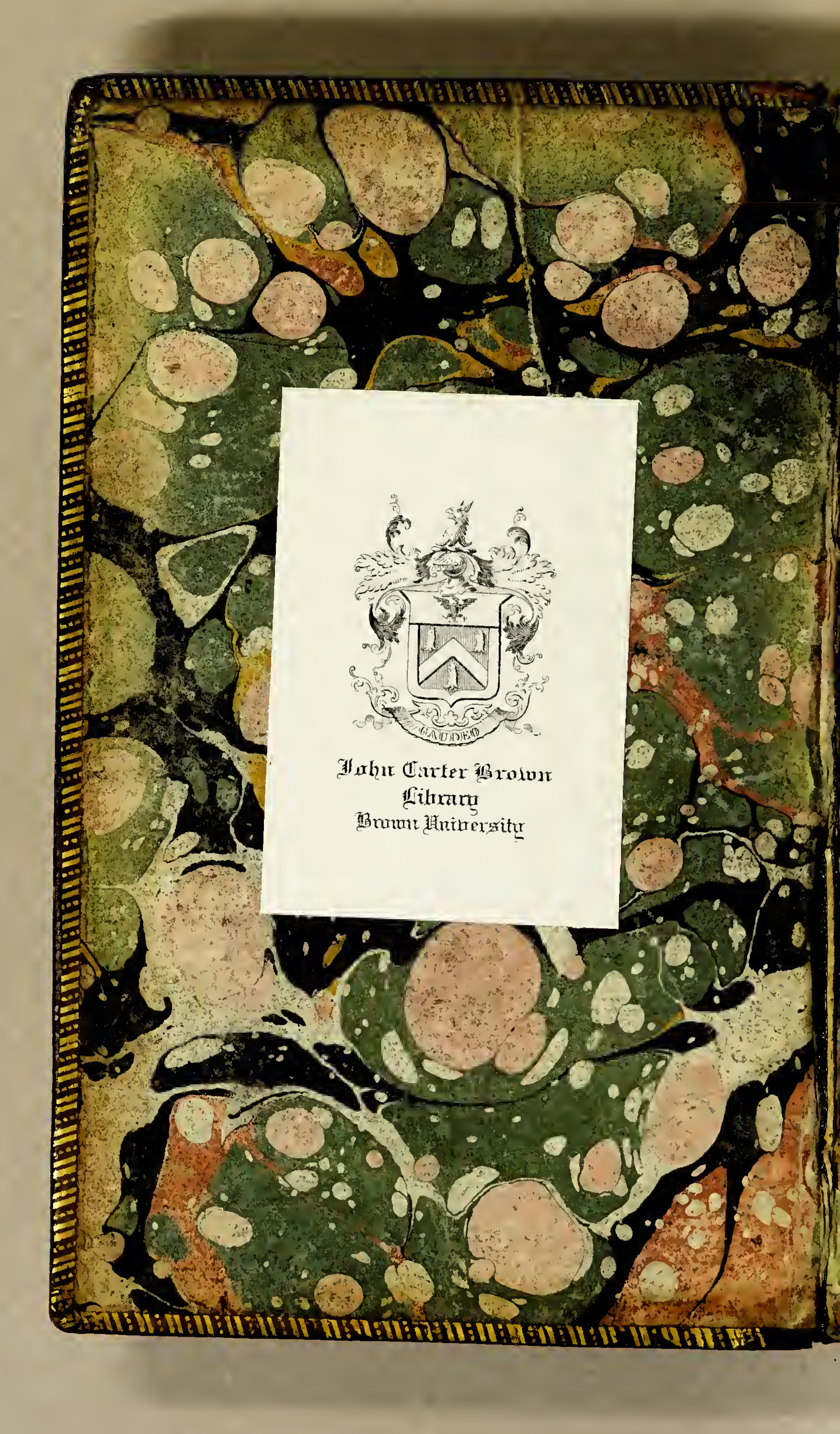
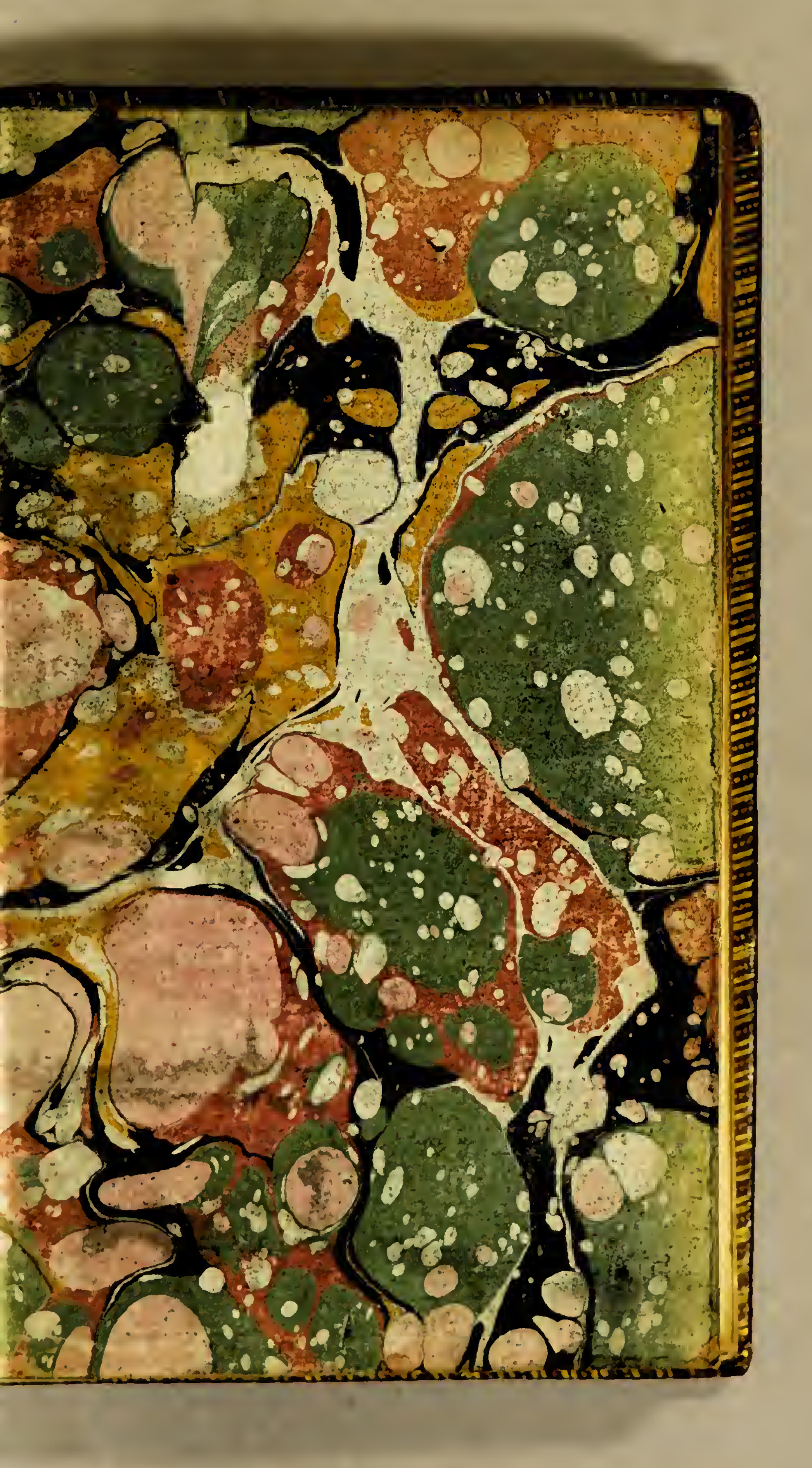
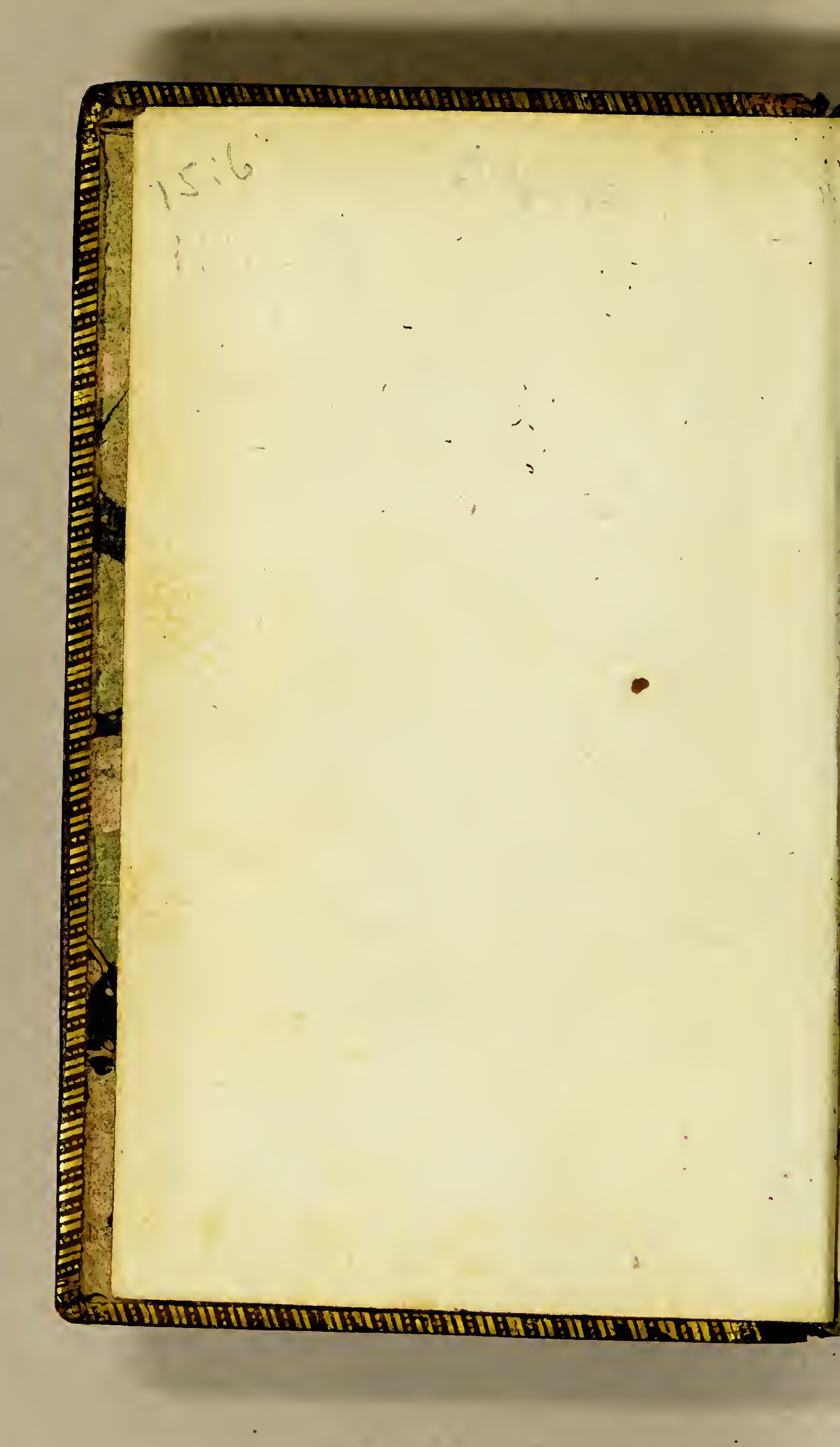
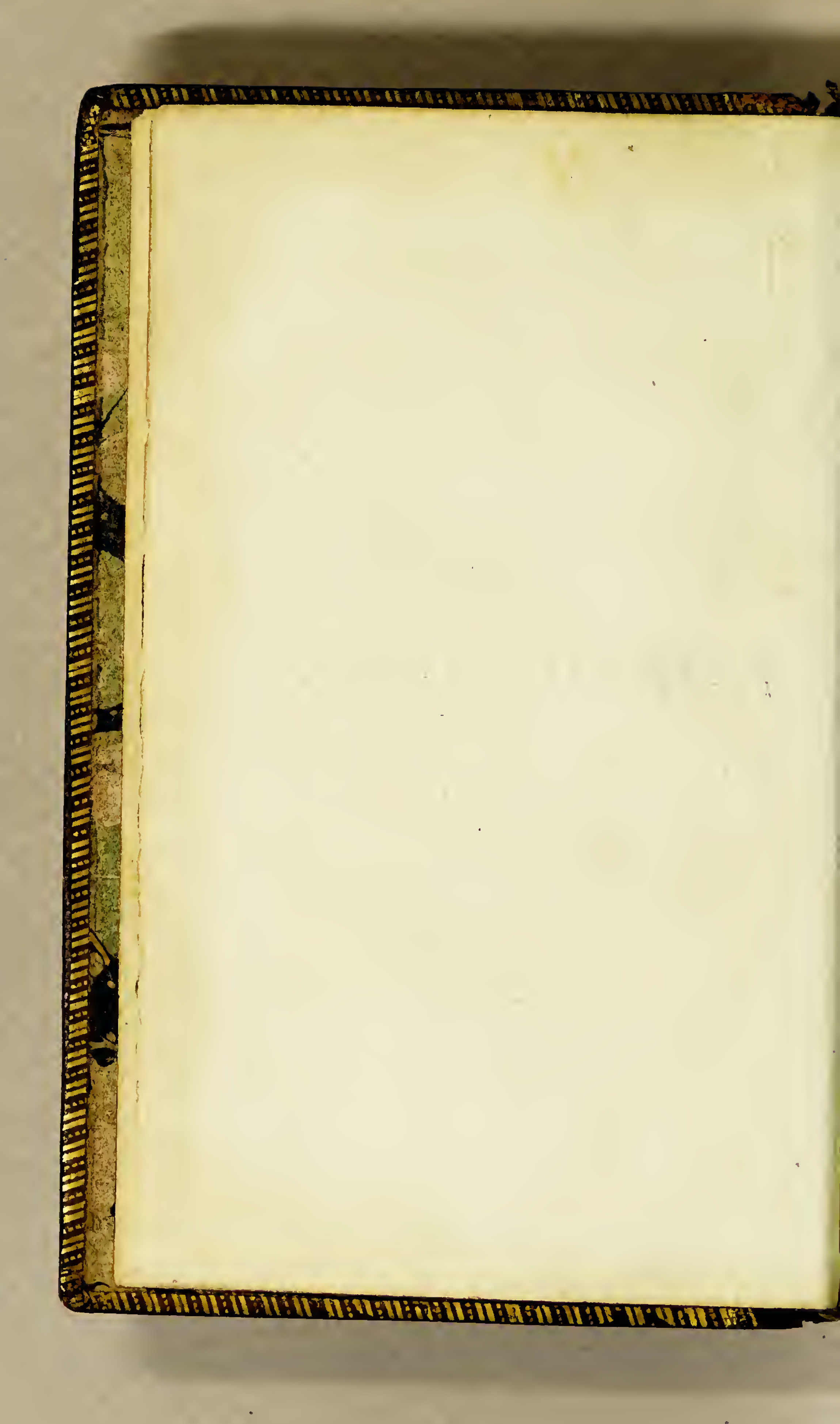


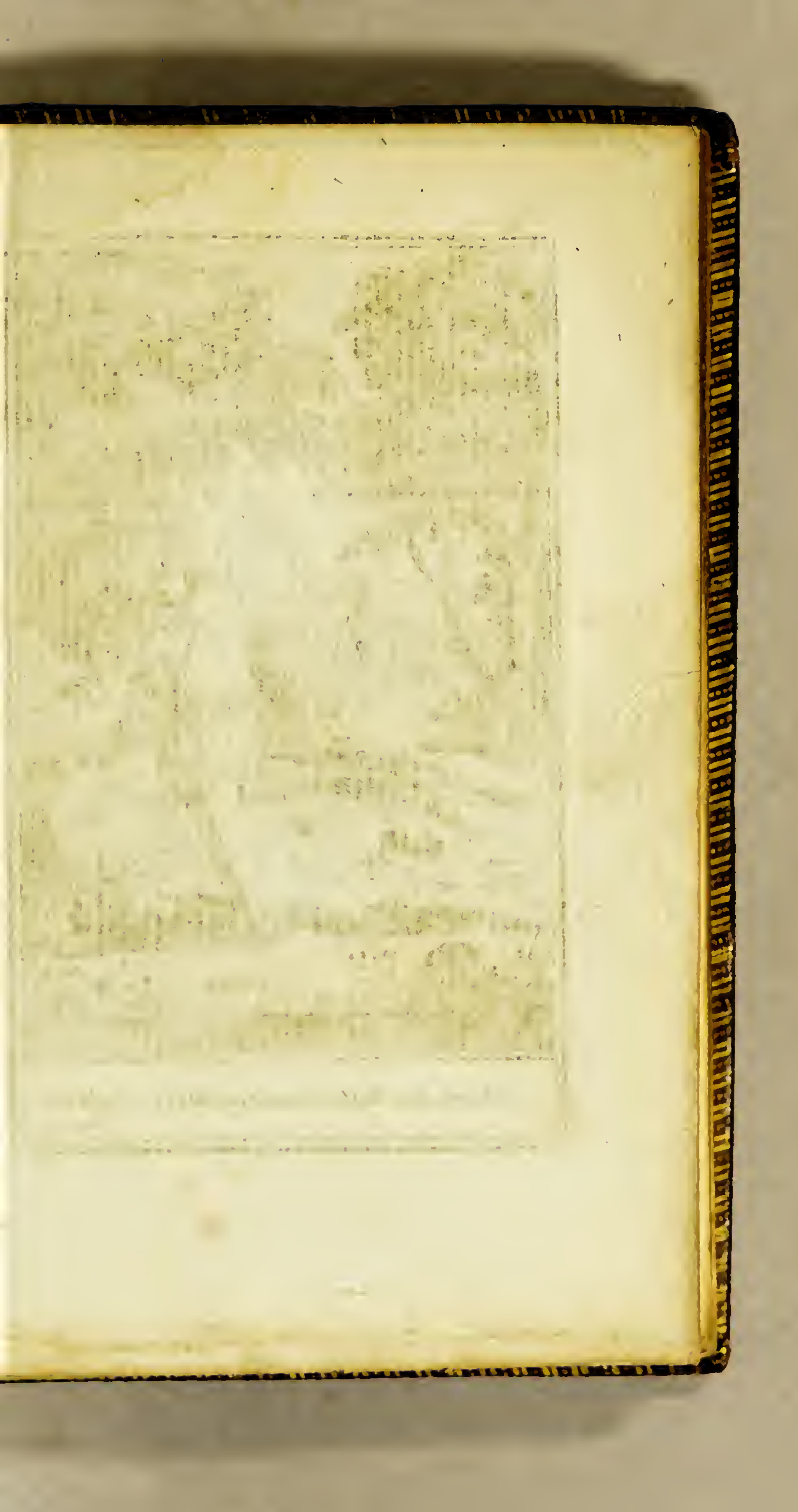

GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University





VEILLÉES AMÉRICAINES.





Tom. 2.



Oderai était belle comme un arbre en fleurs!

Pag. 103.

VEILLÉES AMÉRICAINES.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DETERVILLE libraire, rue du Battoir Nº 16.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.
1795.



VEILLÉES AMÉRICAINES.

SEPTIÈME VEILLÉE.

EUGÉNIE.

J'ÉPROUVAI, bien jeune encore, que les liens de la société sont un échange de sentimens, et que celui qui n'aime qu'une seule personne, est bientôt délaissé par toutes les autres. J'avais cru que mon Eugénie pouvait me suffire; je ne savais pas qu'un cœur tendre doit, comme la vigne flexible, s'attacher à plusieurs appuis. Lorsqu'après les scènes violentes qu'occasionnait, entre mes parens et moi, ma négli-

gence à remplir mes devoirs, je fuyais dans la solitude, pour me livrer à ma douleur ; si mon Eugénie descendait dans ma prison, elle paraissait, à mes yeux, comme l'ange tutélaire qui fend de ses ailes lumineuses, les ténèbres d'un cachot, et vient s'asseoir auprès de l'infortuné captif, que le sommeil distrait de ses peines, en lui offrant ces visions enchanteresses. La présence de mon amie dissipait tout-à-coup mes sombres idées : elle semblait entourée d'une atmosphère voluptueuse, qui pénétrait mon cœur, le dilatait, imprimait à tout mon être une sensation agréable.

Une mauvaise éducation aurait fait de moi une brute, ou un scélérat, si je n'avais pas aimé mon Eugénie ; car une sévérité barbare flétrit l'ame, comme le froid flétrit une fleur ; mais ses conversations intéressantes occu-

paient mon esprit, son amitié réchauffait mon cœur, ses éloges élevaient mon ame. Ma vie était partagée entre des peines cuisantes, et des plaisirs délicieux. Ce mélange d'émotions trop vives, trop opposées, aurait énervé toutes mes facultés, m'aurait vieilli dès la jeunesse, si un événement heureux n'avait apporté des adoucissemens à ces crises violentes, en me faisant passer à une situation plus douce. Car une ame trop ardente ne peut éprouver qu'une certaine portion de plaisir ou de douleur; si elle est trop violemment agitée, elle use le corps qu'elle anime.

J'avais lutté pendant les quatre plus belles années de ma vie, contre le despotisme domestique, le plus cruel de tous; j'avais résisté aux persécutions les plus vives, pour me livrer à la littérature; l'amour seul et les lettres m'avaient procuré de rares, mais exta-

tiques jouissances ; mon infortune m'était devenue utile ; je me plaisais à tracer le récit de mes peines ; elle donnait à mes écrits cette teinte de mélancolie qui fait souvent l'unique charme d'une narration : lorsqu'à l'âge de dix-sept ans, j'allai avec mon Eugénie, à la campagne de mon grand-père, située sur les rives enchantées du Loiret.

Ce bon vieillard n'avait aucun des préjugés de son siècle ; il croyait qu'il était possible de dompter le caractère le plus intraitable, d'amollir le plus dur cerveau, avec de la patience, de la douceur, de la justice. Il ne pensait pas comme les instituteurs, que l'amour fût une passion dangereuse qu'il fallût écarter, avec soin, du cœur des jeunes gens. Ils le présentent comme un monstre, disait-il, parce qu'ils ne savent pas le diriger ; l'amour est un puissant mobile, pour élever l'homme au-dessus de lui-même ; s'il a fait des

héros, pourquoi ne créerait-il pas de bons citoyens? Il répétait souvent, qu'il ne fallait pas présenter aux élèves le vain appas de la gloire, mais le doux espoir d'être utiles à leur patrie; leur répéter sans cesse: sois le premier, mais sois le meilleur; les porter au bien, par l'espérance d'une félicité éternelle, dont la jouissance est trop éloignée, mais par la certitude que la vertu seule donne le bonheur.

Il ne croyait pas que l'ignorance fût une sûre gardienne de la chasteté; estimant plus une femme qui fuyait le vice par principe, que celle qui était vertueuse, sans le savoir. La première est à l'épreuve, disait-il; il est à craindre que le flambeau de la nature, venant à pénétrer dans le cœur de l'autre, n'y allume des flammes dangereuses.

Mon grand-père fut transporté de joie, lorsqu'il vit arriver chez lui des jeunes gens qui s'aimaient, et sur lesquels il pourrait appliquer son système. J'ignore quel portrait on lui fit d'Eugénie ; mais je lui fus représenté comme un génie étroit, qui n'avait ni mémoire, ni intelligence ; comme une brute, en un mot. Il avait peine à croire, qu'un homme, animé d'une passion aussi vive que la mienne, ne fût qu'un sot.

Mon amour devint, pour lui, un moyen puissant de hâter mes progrès. Il me récompensait, en me permettant d'être auprès d'Eugénie ; me punissait, en me séparant d'elle. Pour pouvoir espérer d'être un jour son époux, il fallait m'en rendre digne, en cultivant mon esprit, et me corrigeant de mes défauts.

Un jeune homme est comme une

plante qui, placée dans un terrain aride, et battue par les vents, se fane, se dessèche ; et transportée sous un climat plus doux, renaît et se couvre de fleurs. La douceur de mon père, l'influence d'un air pur, embaumé par le parfum des fleurs, le spectacle nouveau, pour moi, de la nature renaissante, au retour du printemps, la beauté des sites qui entouraient notre séjour : cette douce tranquillité qui règne dans la campagne, et calme les plus violentes agitations, la présence presque continuelle d'Eugénie dissipèrent ma mélancolie, adoucirent l'âcreté de mon amour. Ma flamme devint moins brûlante ; elle n'était plus qu'une douce émotion, qui élevait mon ame, sans la transporter. Toutes les idées romanesques, que j'avais conçues et nourries dans ma solitude, s'effacèrent

de mon esprit : je n'éprouvai plus ces extases amoureuses, qui n'élèvent l'ame, un instant, que pour la laisser retomber dans un abyme. J'avais aimé Eugénie, plus en imagination, qu'en réalité ; j'avais eu le loisir, dans la solitude, d'en faire une divinité chimérique : tout le faux éclat dont elle brillait à mes yeux, disparut ; je la vis telle qu'elle était ; je l'admirai moins, mais je l'aimai avec plus de tendresse.

Toutes ces causes réunies opérèrent en moi un changement absolu. Ce n'était plus ce jeune homme sombre, taciturne, que la crainte avait rendu fourbe et dissimulé ; auquel un cœur, aigri par les reproches, dictait des réponses dures et insultantes ; qui fuyait, par honte, toute société ; n'étant moins mal, que lorsqu'il était seul, n'étant bien qu'avec son amie :

mes traits s'épanouirent ; le contentement de moi-même effaça les rides de mon front ; j'étais gai, parce que je n'étais plus persécuté ; franc, parce que l'aveu d'une faute m'en assurait le pardon ; affable, parce qu'on ne me repoussait plus ; je comblais mes parens de caresses, parce qu'ils n'étaient plus mes persécuteurs. Je les avais presque détestés, je les adorais. Autrefois lent et paresseux, j'étais devenu si ardent pour le travail, qu'il fallait me retenir. Mon ame courbée sous le joug du despotisme, avilie par la crainte, aigrie par l'injustice, s'était redressée, sentait son énergie, éprouvait des mouvemens généreux.

Mon esprit, avide d'acquérir des connaissances, dévorait les livres de sciences : j'aurais voulu tout savoir, tout connaître, pour l'apprendre à

mon Eugénie. Je cherchais à former mon cœur aux vertus les plus pures, pour me rendre digne d'elle.

L'étude de l'histoire naturelle, de la botanique, nous procurait les plus douces jouissances. Le grand âge de mon père ne lui permettait pas de venir avec nous, cueillir des plantes; j'y allais avec Eugénie. J'étais plus respectueux avec elle, que je ne l'avais été, lorsqu'elle descendait dans ma solitude, où la gêne, et la crainte de ne plus la revoir de quelques heures, me forçaient à lui ravir des baisers qu'elle me laissait cueillir, pour soulager ma douleur.

Mon grand-père ne voulait pas que nous arrachassions les plantes, pour les dessécher dans des herbiers, qu'il disait puer l'apothicairerie; il nous les faisait transplanter dans une partie du jardin: il y venait pour nous en

dire les noms, les plaçant, non par ordre systématique, mais dans des situations semblables à celles qu'elles affectent dans la nature : il nous apprenait, en même temps, quelle était leur utilité.

De quelle joie mon cœur était pénétré, lorsqu'au lever de l'aurore, au moment où la nature sort plus fraîche, plus riante, du sein des ténèbres, où l'air est rempli de vapeurs légères, qui répandent sur tous les objets, un voile d'une douce blancheur; je sortais avec Eugénie, pour aller cueillir des plantes dans la prairie ! Je l'embrassais ; je la laissais marcher devant moi ; je courais après elle pour lui offrir une fleur, et l'embrasser encore !

Eugénie, vive et légère, s'amusait à courir sur les bords d'un fossé, sur de petites hauteurs, à sauter de

petits ruisseaux: je voltigeais autour d'elle, prêt à la soutenir, au moindre danger. Nous nous asseyions à l'ombre d'un bois, pour contempler les rians côteaux dont les cimes verdâtres se dessinaient sur l'azur des cieux. Que nos conversations étaient intéressantes! Tous deux, ravis par le spectacle enchanteur de la nature, nous nous serrions dans les bras l'un de l'autre, en étendant une main vers le ciel, pour le remercier de l'avoir créé pour nous.

Combien de fois n'ai-je pas versé des larmes amères, dans la solitude où je suis exilé, à l'aspect de la lune, qui me rappelait les promenades délicieuses que je faisais avec Eugénie! Combien de fois assis près d'une sombre forêt, ou parcourant, à la pâle clarté de l'astre de la nuit, les tristes bords de la rivière Bourbon,

me suis-je écrié, dans un moment de délire : O Lune ! astre des amans, tu vas éclairer ma patrie, ma bien-aimée ; à ton aspect, peut-être son esprit sera-t-il frappé des mêmes souvenirs. Témoin de mes larmes, de mes soupirs, que ne peux-tu lui dire que je l'aime toujours !

Je jouissais des plaisirs purs d'un amour innocent ; mon bonheur était parfait : la liberté avait épuré ma flamme, je ne cherchais plus à ravir des baisers à mon Eugénie, il m'était permis d'en cueillir ; je ne désirais plus être seul avec elle, je pouvais lui confier librement toutes mes pensées ; sa présence suffisait à mon bonheur ; j'aurais passé ma vie entière dans ces douces et paisibles jouissances ; rien ne pouvait, en apparence, les troubler, lorsque la voix de la nature, réveillée par l'imprudence d'un ami,

chassa les rires et les jeux de l'innocence, et fit envoler, avec eux, le bonheur.

Le temps, porté par les plaisirs, vole rapidement : je n'étais plus un enfant, et cependant, toujours respectueux et tendre, Eugénie était encore, à mes yeux, une divinité. Un jeune homme, qui vint nous voir, et déplut à mon Eugénie, par son ton libre, ses manières lestes et galantes, me prêta l'un de ces romans dangereux, dans lesquels le vice orné de fleurs, se déguise et séduit un cœur sans expérience. Il m'avait dit que j'y trouverais une peinture fidèle de mes sentimens ; je le parcourus avec avidité : des tableaux enchanteurs captivèrent mon esprit, sans effaroucher ma vertu ; j'avalais un poison couvert de miel ; le dénouement seul me révolta, je jetai le livre de dépit,

mais le serpent m'avait piqué; son venin se répandit dans toutes mes veines; la douce flamme, qui échauffait mon cœur, s'accrut d'une manière effrayante, et m'embrasa tout entier. Ma gaîté disparut; je devins rêveur et mélancolique; je n'avais rien désiré jusqu'alors, mon sort me plaisait: depuis cette lecture, il me manquait quelque chose; j'éprouvais des désirs incertains; un vide fatigant m'oppressait; je pleurais sans motif; la contrainte troublait nos jeux; j'étais timide auprès d'Eugénie; si ses regards rencontraient les miens, je rougissais, je craignais qu'elle ne lût dans mes pensées qui n'étaient plus innocentes. Je n'osais plus l'embrasser que lorsque la politesse me l'ordonnait; une voix secrète me reprochait ce plaisir. J'éprouvai que sans vertu, l'amour n'est qu'une fièvre ardente, un cruel

tourment. Nos conversations étaient moins gaies et plus rares ; j'étais distrait, inattentif, occupé à contempler ses charmes, qui me fascinaient les yeux, excitaient en moi un trouble, une agitation extraordinaires.

Je la voyais supérieure à toutes les beautés de roman ; j'en conclus que je devais éprouver pour elle, des sentimens plus vifs que ceux de leurs héros ; mon imagination nuisit à mon cœur, en voulant lui faire franchir les bornes de la nature. J'avais plus de désirs, et moins de vraies jouissances : heureux dans le présent, je soupirai après l'avenir, et cessai de l'être.

Mon grand-père s'apperçut promptement du changement qui s'était fait en moi ; il voulait m'interroger, mais je fuyais sa présence ; enfin il trouva l'instant de me dire, d'un ton qui

pénétra mon cœur : « pourquoi me fuis-tu ? ne suis-je plus ton père ? un mal secret te consume ; tu souffres, et tu ne viens pas verser tes larmes dans mon sein : un vieillard, qui a long-temps étudié le cœur de l'homme, en connaît toutes les peines, et leurs remèdes : » je versais des larmes : « parles donc ! s'écria-t-il, en me serrant dans ses bras : ton silence me tue ! » je ne pus lui répondre que par mes pleurs, et en lui présentant le livre fatal, dont je venais de parcourir encore les tableaux séducteurs. Mon père en regarda le titre : « l'as-tu lu? s'écria-t-il avec précipitation. -- Oui, mon père, tout entier. — Oh ciel ! mon fils est perdu ! » Ses yeux se remplirent de larmes ; il se retira, pour se livrer à sa douleur.

Son exclamation m'avait effrayé ; j'étais morne, comme un coupable qu

vient d'entendre prononcer sa sentence : mon ame tremblante, à la voix de mon père, frémiſſait, en se voyant tombée de l'innocence, dans les abymes du vice. Quelques jours après, la fatale prédiction s'accomplit.

Les jeunes compagnes d'Eugénie nous proposèrent une partie de pèche, que j'acceptai avec plaisir, dans l'espérance de me distraire. Je luttais contre le vice; je me reportais au temps heureux de mon innocence, et j'espérais que la conversation d'Eugénie me rappelerait à la vertu. Semblable à un scélérat qui, effrayé par ses remords, s'attache à la statue d'une sainte, et la conjure de changer son cœur.

Nous allâmes dans une presqu'île; la pêche fut interrompue par l'arrivée d'un troupeau; les jeunes compagnes d'Eugénie coururent après, pour les

caresser ; je restai seul avec elle. Mon cœur était surchargé ; j'avais mille choses à lui dire et je n'osais lui parler ; la prédiction de mon père m'effrayait ; des larmes me roulaient dans les yeux. Un vent brûlant succède tout-à-coup à la fraîcheur de l'air ; un sombre nuage accourt du midi, avec la rapidité de l'oiseau, couvre l'horizon d'une épaisse obscurité, et chasse, devant lui, des tourbillons de poussière et de feuilles qu'il arrache des arbres courbés sous le poids de son souffle impétueux. Les saules et les peupliers gémissent ; les eaux frissonnent ; bientôt la pluie tombe à flots précipités, et nous force à chercher un asile dans un moulin abandonné. J'espérais y être plus hardi, et soulager mon cœur d'un pesant fardeau ; mais je ne pus vaincre ma timidité, mes paroles expiraient sur

mes lèvres : Eugénie regardait les torrens se précipiter dans la rivière ; son indifférence, le regret de perdre un moment si précieux, la flamme qui me dévorait, la sombre obscurité de la nature rétrécie et captive sous les flots de la pluie, tout imprimait à mon ame les plus pénibles sensations.

L'orage était passé ; Eugénie voulut sortir de la presqu'île ; la jetée qui la joignait à la prairie, était recouverte d'eau qui se précipitait en cascade : après un instant d'embarras, elle me pria de la porter dans mes bras, de l'autre côté de la rivière. Je me chargeai de ce fardeau précieux ; ma main était appuyée sur son cœur ; le mien battait précipitamment, je voulais lui ravir un baiser ; je frémissais de honte, et le corps d'Eugénie était comme un tison embrasé, qui allumait mon sang.

Le sort rigoureux voulut ma perte : nous marchions sur le gazon humide, le long d'une haie vive ; la pluie redoubla ; les vêtemens d'Eugénie, imbibés d'eau, dessinaient ses formes ravissantes : elle était extrêmement agitée ; les larmes se mêlaient aux gouttes qui tombaient de ses beaux cheveux : elle précipite ses pas ; une branche enlève son mouchoir de col ; je la serre dans mes bras, et veux cueillir un baiser sur son sein palpitant ; elle jette un cri, sa main repousse ma bouche indiscrète : « que tu es méchant! dit-elle, tu ne m'aimes donc pas? » Elle se hâte de réparer son désordre, et des larmes s'échappent de ses yeux.

Ces mots prononcés d'un ton éloquent et plaintif, furent un coup de foudre pour moi : je restai immobile, les yeux baissés ; le feu de la honte embrasa mon visage ; je laissai Eu-

génie marcher seule : « tu ne veux donc plus me soutenir ? » dit-elle : mon cœur se fondit en larmes ; je me jetai à ses genoux : ellemə dit, « relèves-toi ! mais crains qu'une pareille offense ne m'éloigne pour jamais ; une femme doit fuir celui qui ose attenter à sa vertu ! »

Cette réflexion pénétra mon ame ; Eugénie parut un ange à mes yeux ; je la vis mille fois supérieure à moi ; je me jugeai indigne de la posséder. « Hélas ! lui dis-je, je le sens ! il faut renoncer à toi ! puisse un homme plus vertueux t'aimer autant que je t'aimais ! — Pourquoi aggraver ta faute en refusant de la réparer ? » Un domestique que nous apperçûmes derrière nous, troubla notre entretien ; nous rentrâmes à la maison paternelle, bien moins heureux que nous en étions sortis.

Lorsque je fus livré seul à mes tristes réflexions, je sentis tout l'odieux de ma conduite; ces paroles terribles d'Eugénie : « Que tu es méchant ! tu ne m'aimes donc pas ! » retentissaient dans mon cœur, comme la voix des remords retentit dans le cœur du coupable. Je n'osais plus paraître devant elle, malgré le pardon qu'elle m'avait accordé; son indulgence me faisait admirer sa bonté, sans appaiser mes regrets de l'avoir offensée. L'image d'Eugénie pleurant l'outrage que je lui avais fait, était sans cesse devant mes yeux. Le feu dont j'étais consumé s'éteignit; toutes les idées de plaisir qui enflammaient mon sang, disparurent; le malheur épure les sentimens : mais ce changement était trop tardif; le témoin de ma faute avait cru devoir la divulguer : tout mon bonheur s'évanouit.

C'est une triste, mais constante vérité, que celui qui jouit du bonheur, marche sur le bord d'un abyme. On nous surveilla de plus près ; je ne me trouvai jamais avec Eugénie, dont la tristesse me désespérait. Je redevins sombre et mélancolique ; je perdis mon goût pour l'étude : j'allais pleurer dans les lieux témoins de ma félicité.

La raison d'Eugénie pouvait la guérir de son amour, je cherchai à le ranimer dans son cœur. J'épiai longtemps une occasion favorable ; enfin je la trouvai : Eugénie était seule ; je m'asseois auprès d'elle ; son silence m'oppressait ; un torrent de larmes s'échappa de mes yeux : « Eugénie, lui dis-je, vous ne ne vous plaisez donc plus avec moi ? vous ne daignez même pas me répondre ; vous aimez à voir couler mes pleurs ! » Eugénie gardait toujours le silence, ses regards étaient

baissés, elle détourna la tête, je vis des larmes couler sur ses joues : « ma Bien-aimée, vous m'aimez donc encore ? — Oui ! Je t'aime ! reprit-elle vivement, mais relèves-toi ; si l'on te voyait à mes genoux, nous serions perdus ! on m'ordone de te fuir ; répares ta faute, et mon grand-père obtiendra ton pardon ; comptes sur mon amitié ! » En même temps sa main caressante approcha ma joue de ses lèvres ; elle m'accorda le premier, hélas ! et le seul baiser que j'aie reçu d'elle. La porte s'ouvre : oh ciel ! c'était ma mère ! « Encore ! dit-elle, d'un ton ironique, ma Chère, je vous croyais plus sage. » Eugénie ne se troubla pas ; l'innocence ne craint pas les reproches ; mais je fus atteré.

On ne me parla pas de cette seconde faute ; et ce silence effrayant me fit craindre des suites terribles. Je reçus

l'ordre de rester dans ma chambre, jusqu'à l'instant de mon prochain départ: je passai ce temps dans les larmes. Je comptais encore sur la protection de mon grand-père, mais il était malade; j'étais brûlé du désir d'approcher du lit de ce bon veillard, de soulager sa douleur, en lui jurant un respect sacré pour sa chère Eugénie. Je trouvai enfin le moment de me jetter à ses genoux : je pris une de ses mains qu'il voulait retirer, et l'arrosai de mes larmes : « O mon père, m'écriai-je, pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! — mon fils ! que tu m'a fais de mal ! relèves-toi, mais sois donc plus sage, si tu veux que je vive ! » Il m'embrassait, lorsqu'on lui dit : « quoi ! vous le caressez ! il vous promet d'être sage, et naguères, il était aux genoux d'Eugénie, dont il dévorait les mains. — Je lui demandais pardon ! — Ce n'est pas ainsi que

l'on répare une faute ; vous cherchiez à la corrompre : on sait quel livre vous avez lu, et ce dont vous êtes capable ! C'est un serpent qu'il faut se hâter de chasser, si l'on ne veut pas perdre la malheureuse Eugénie ! » Mon père me retira sa main, en me disant : éloignes-toi de moi ! » ce bon vieillard ne savait pas qu'il venait d'embrasser pour la dernière fois, son malheureux fils.

Le jour fatal de mon départ arrivé, je bravai tout pour dire à mon Eugénie un tendre adieu, lui jurer d'être fidèle : je vole à son appartement, il était ouvert ; tout m'annonça qu'elle n'y était plus : on l'avait éloignée pour ménager sa sensibilité. Le désespoir m'égara ; je me prosternai à la place qu'elle occupait ; je saisis tous les objets qu'elle avait touchés ; je cherchais à recueillir ce qui pouvait me rester de mon Eu-

génie : je couvrais de baisers la table qui avait soutenu son bras, le miroir qui avait répété ses attraits ; je la redemandais à l'air qu'elle avait respiré : enfin je tombai évanoui. Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une voiture, gardé par deux domestiques, qui me reconduisirent à mon ancienne prison.

Depuis ce jour fatal, de longues années ont passé snr ma tête, sans que j'aie pu revoir Eugénie, sans que j'aie pu savoir qnel a été son sort ; et je ne pouvais douter que cette séparation ne lui coûtât au point d'exposer ses jours. Les plus vives inquiétudes ont sans cesse dévoré mon ame ; si j'avais été seul malheureux, j'aurais été assez fort pour soutenir ma douleur, mais l'idée des tourmens d'Eugénie a troublé la félicité dont j'aurais pu jouir.

Séparé de mon amante, j'éprouvais

un déchirement de cœur continuel ; des inquiétudes dévorantes troublaient mon repos, une gêne indéfinissable oppressait mon cerveau ; j'étais presqu'abruti : mon ame était anéantie, ou plutôt elle était brûlée du désir de revoir Eugénie, dont l'image était sans cesse devant mes yeux. Le chagrin me minait ; mes joues étaient creusées par les pleurs, j'étais consumé du mal que l'on pourrait nommer : *fièvre d'amour malheureux*.

Mes parens, effrayés de ma situation, songèrent aux moyens de me soustraire à une mort presque certaine. Il en était un bien facile, celui de me rapprocher d'Eugénie : mon grand-père avait conseillé de me faire voyager ; il pensait que pour mettre deux amans à l'épreuve, il fallait les unir par une liaison intime, puis les séparer : on suivit ses idées, on m'envoya

en Amérique, pour me distraire de mon amour, et calmer mon imagination exaltée par le malheur.

O parens ! si le bonheur de vos enfans vous intéresse, veillez avec attention sur leurs inclinations naissantes, et si vous ne vous sentez pas la force de sacrifier vos intérêts, vos préjugés à leur félicité, empêchez que l'amour ne les unisse par des liens indissolubles ; conduisez avec art leurs sentimens ; l'amour, bien dirigé, peut élever l'homme au dessus de lui-même : s'ils s'écartent de la route du bonheur, que votre tendresse les y ramène ; et surtout, n'entreprenez pas de séparer deux cœurs unis par un vif sentiment, ils en moureraient ; et mourir d'amour est un supplice affreux !

SIXIÈME VEILLÉE.

EUGÉNIE.

Tu sais, mon Eugénie, combien je jouissais en me promenant avec toi dans les riantes prairies qui bordent le Loiret, le long des bois qui l'ombragent; à présent, je suis enfermé avec un grand nombre d'hommes, dans une étroite prison; on y respire un air fétide et corrompu. Quelle que soit la solidité apparente du vaisseau, quelques pouces de bois nous séparent de l'abîme sur lequel nous voguons; mille accidens peuvent nous y plonger. Nous avons pour ennemis, la foudre, le feu que l'on entretient au milieu des matières les plus combustibles, l'élément inconstant qui nous porte, les vents

qui nous conduisent, et peuvent nous précipiter sur un rocher aride, ou nous laisser immobiles au milieu des mers, réduits à nous entre-dévorer : une chaleur brûlante peut corrompre l'air que nous respirons, et répandre des maladies putrides ; le germe en est au milieu de nous. C'est le sentiment de tous ces dangers qui fait soupirer les marins après un port qu'ils quittent bientot, parce que leur ame accoutumée à de violentes agitations, ne peut supporter le repos.

Enfin, après une longue navigation, on distingue la verdure d'une île : qu'elle est riante ! qu'il est doux pour des yeux fatigués par les ondulations continuelles de la mer, de se reposer sur un point immobile, décoré des plus belles couleurs. La joie universelle agite faiblement mon ame ; je serais heureux, si tu étais près de moi,

si nous voguions ensemble, pour aller nous établir dans les belles contrées de l'Amérique. Pensée trop séduisante! ne te présentes-tu donc à mon esprit, que pour me faire mieux sentir l'horreur de notre situation !

Tout-à-l'heure, l'équipage était plongé dans la tristesse à présent, ils sont ivres de joie : c'est ainsi que le voyage de la vie est un passage continuel du plaisir à la peine, de la peine au plaisir : nous sommes au comble de l'infortune, se pourrait-il qu'un jour nous puissions connaître la félicité ! combien elle sera vive, si elle est proportionnée à mes tourmens !

Je me plais à rester toute la nuit sur le tillac ; le choc des cordages, le siflement des vents, le murmure des flots, les cris des oiseaux de nuit qui se reposent sur les vergues livrent mon ame à de tristes et profondes méditations ;

mes yeux parcourent la vaste coupole du ciel posé sur cette masse mobile ; deux êtres qui s'aiment, existent dans cet espace, et le sort ne peut pas les réunir ! Les vagues fuient derrière le vaisseau ; hélas ! chacune d'elles ajoute à l'intervale qui les sépare !

Les matelots viennent de faire, suivant l'usage, la cérémonie du baptême, en passant sur le banc de Terre-neuve ; j'étais trop triste, pour pouvoir prendre part à ces folies : cette orgie bruyante vient d'être interrompue par une tempête affreuse.

Des éclairs rapides embrasent le firmament ; de violens coups de mer ébranlent le vaisseau, dont toutes les charpentes craquent avec un bruit effroyable : on dirait qu'elles vont se disjoindre, et nous laisser engloutir

par la mer en fureur. Tantôt la foudre imite le bruit que feraient des planches en tombant sur la pierre, tantôt celui de plusieurs canons déchargés en même temps; les échos redoublent ce fracas: les éclairs imitent un combat naval.

Tout tremble, tout fuit à fond de cale; la tempête est si violente, que les matelots qui osent la braver, sont roulés sur le pont, comme des masses sans vie. Ils paraissent, à chaque éclair, frappés d'une main invisible, qui les terrasse; les vagues elles-mêmes fléchissent sous le poids de la foudre. Le vaisseau court sur un côté, les flots y entrent, et sont prêts à l'engloutir. Les cris des passagers, ceux des officiers qui commandent et des matelots qui se répètent les ordres, le trouble, la frayeur, tout contribue

à rendre cette scène plus affreuse. Là, un père entouré de ses filles à genoux, les cheveux épars, élève ses regards vers le ciel, les presse sur son sein: les vagues viennent mouiller ses pieds, et semblent vouloir les lui ravir. Ici, des malades enlevés de leurs hamacs, sont roulés, et leurs membres meurtris; plus loin, des passagers, les bras enlacés autour d'un poteau, cherchent à résister à ces secousses violentes. La mort hideuse voltige autour de ses pâles victimes; je suis seul calme, impassible au milieu de ce désordre: le malheur ôte le sentiment....!

La tempête a cessé son affreux ravage, nous longeons à présent les côtes de l'immense désert du Labrador. Que l'aspect de ces contrées est triste! on n'y voit que des masses

de rochers, entourés de brouillards épais, ou des grèves arides, auxquelles succèdent des landes couvertes de bruyères, qui se terminent à des forêts de cèdres, de sapins, de cyprès, dont le feuillage sombre couvre des huttes de pierres qui servent de tombeaux aux habitans de ces contrées. La teinte de verdure qui couvre toute la terre, s'efface ici, pour faire place aux couleurs plus sombres des rochers. Le silence de ces déserts n'est interrompu que par le bruit des vagues qui, en se brisant contre les aspérités des récifs, rendent des sons effrayans, semblables au déchirement d'un vaisseau rompu par la tempête; ou aux cris douloureux d'un infortuné luttant contre la mort, au milieu des flots. On dirait que la nature, prévoyant qu'un jour, ses enfans ambitieux s'exposeraient sur les mers, a creusé

ces cavernes, pour leur faire connaître le danger qu'il y aurait à s'approcher des côtes.

Ceux qui naviguent dans d'autres parages, voient avec plaisir un beau jour succéder à la tempête ; l'espoir d'un état plus doux leur fait supporter plus aisément leurs peines : chaque instant au contraire, ajoute à l'horreur de notre situation. Le froid augmente ; les jours diminuent : nous voguons au travers des brumes épaisses, qui rétrécissent notre horizon ; on ne voit pas de l'avant à l'arrière du vaisseau, et nous voulons parvenir à un but où nous aurons beaucoup plus à souffrir.

Nous n'avançons qu'en tremblant ; le capitaine et le pilote incertains de leur route, craignent de donner des ordres. Un vent violent nous fait faire une marche rapide, et ils tremblent

de tomber sur les brisans de l'île de la Résolution, que les brouillards dérobent à nos yeux. Le vaisseau présente l'aspect d'une foule d'hommes, dont toutes les forces sont tendues, pour éviter le trépas.

Les craintes n'étaient que trop fondées; le vaisseau courant à pleines voiles, vient de tomber sur des brisans: un choc violent a tout renversé: l'équipage est immobile; le pont est couvert de statues; leurs yeux égarés ont seuls quelques mouvemens, comme pour regarder de quel côté viendra la mort. . . . L'eau n'entre pas dans le vaisseau, nous ne serons pas noyés, mais un autre genre de supplice nous attend: dans le premier péril, on a jeté à la mer toutes les provisions, nous n'avons plus de vivres, la faim nous presse. Tout ce qui peut servir d'aliment a été mangé, il ne reste plus que des hommes à dévorer.

Des douleurs inouies me déchirent les entrailles, j'ai à peine la force de t'écrire. Adieu, mon Eugénie! je soupirais après la mort, mais pourquoi faut-il tant souffrir, avant de quitter une pénible vie? mes idées s'élèvent vers le ciel, je regarde derrière moi, je ne vois qu'une faute qui puisse me faire craindre de paraître devant l'être suprême: j'ai fait le malheur d'une amie! mais ne l'ai-je pas assez expiée par mes longues souffrances?

Un dernier verre de liqueur me rend quelques forces, c'est le dernier secours, après il faudra mourir. Mourir de faim! ceux qui vivent dans la mollesse, ceux que l'abondance des mets les plus recherchés a privés de l'appétit, pourront-ils concevoir toute l'horreur de cette mort? ceux qui n'ont éprouvé d'autres maux d'estomac que ceux que donne la débauche, pourront-

ils se faire une idée des tourmens que l'on éprouve alors ? Voir ses membres se dessécher, sa peau se coller sur ses os, et dessiner le squelette, aujourd'hui vivant, remué par la douleur, demain la proie de la mort ! Encore si ce cadavre était insensible ! mais chacune de ses parties est en proie à toute la douleur qu'il puisse ressentir ! Pourquoi chaque portion du corps peut-elle être le siége d'un tourment, lorsque quelques-unes seulement éprouvent le plaisir ? O vous que le sort persécute, et qui vous croyez les plus malheureux des hommes, lisez les tristes récits des souffrances des navigateurs, comparez leur situation à la votre, et dites-vous : ils étaient plus infortunés que nous ! Que la comparaison de vos maux, avec la masse de ceux que vous pourriez éprouver, en allége le fardeau ! Et vous,

paisibles agriculteurs, heureux artisans, ne vous dégoûtez pas de la douce uniformité de votre vie, ne vous laissez pas séduire par les promesses de l'homme ambitieux, qui vous proposerait d'aller vous établir avec lui, dans des contrées éloignées; celui qu'une ame ardente enlève à ses foyers, pour le faire courir après la fortune, sur les mers, ne peut plus répondre de son sort: les plus affreuses calamités peuvent le frapper; loin de sa patrie, il n'aura plus de parent, plus d'ami qui le soutiennent; la fortune le balottera à son gré, il passera de longues années dans les regrets: le souvenir de sa patrie, de la maison paternelle, lui fera verser des larmes de sang; il voudra, mais trop tard, acheter au prix des plus grands sacrifices, le plaisir d'y habiter encore, fût-il réduit aux plus pénibles fonctions.

Je ne puis quitter le papier auquel je confie mes peines; tu ne les connaîtras jamais. Qu'il est affreux de périr isolé! la mort serait plus douce, si ta main fermait ma paupière. Adieu, mon Eugénie! je n'ai vécu que pour toi, je meurs en pensant à toi! Adieu! je n'ai plus la force de t'écrire, mes larmes tombent sur le papier!

❦

O mon Eugénie! élèves avec moi tes mains vers le ciel! que tes tendres accens rendent à l'être suprême mille actions de graces! son bras a détaché d'entre les rochers, la frêle machine dans laquelle nous étions renfermés, et prêts à mourir. Il a jeté un regard de pitié sur cette foule de malheureux en proie aux horreurs du désespoir; son souffle puissant a excité une violente tempête, les flots amoncelés

se sont précipités sur le vaisseau, l'ont arraché d'entre les rochers, et pour comble de bonheur, un coup de vent a jeté sur le pont une troupe d'oiseaux de passage, que nous avons dévorés : leur sang a rafraîchi mes lèvres, émoussé les pointes aiguës qui déchiraient mon estomac.

Le délire de la joie la plus folle succède aux contorsions du désespoir; ce sont autant de morts, qui sortent du tombeau : tous s'embrassent, se frappent les mains, chantent d'une voix rauque et sépulcrale, font mille gestes, pour exprimer leur allégresse, couvrant de baisers l'aliment qu'ils dévorent. Quelques-uns pleurent comme des enfans; beaucoup sont frappés à mort : les secours prolongent leurs tourmens; le passage subit du trépas à la vie les tue : plusieurs paraissent douter de leur existence,

l'habitude

l'habitude de souffrir les empêche d'être heureux; leur ame imprégnée de tristesse, ne peut plus connaître la joie: leur tête est penchée, leurs regards sont tristes, leur démarche lente et pénible; ils fuient leurs camarades, dont la gaîté les importune; on dirait que résignés à la mort, ils ne veulent plus d'une vie qui les expose à de si cruels supplices. Il y en a un entre autres qui, auparavant, d'une gaîté charmante, est à présent plongé dans la plus noire mélancolie; il répète sans cesse qu'il veut mourir, et se plaint de ce qu'on l'empêche de se défaire lui-même. Pour moi, j'aurais peine à te peindre ma situation: j'ai fait un rêve affreux; mon ame ne se sent pas; si ton image ne m'animait, je serais une masse sans vie; je demande au ciel, pourquoi il ne m'a pas laissé périr. Je viens d'ap-

percevoir le continent : ô triste séjour ! mes regards se perdaient sur une vaste plage, couverte d'une neige éblouissante, parsemée çà et là d'énormes rochers de glace transparente comme le cristal. La surface fond au soleil, s'écoule dans les anfractuosités du rocher, d'où elle jaillit en cascades qui, gelées par le froid de la nuit, restent suspendues comme de longues colonnes renversées.

Je suis enfin arrivé au lieu de mon exil ; il est affreux : l'air est obscurci par des brumes épaisses ; on ne distingue plus ni rivières, ni bois, ni vallées, ni côteaux ; tout est nivelé par la neige que les vents accumulent dans les vallons. Nous sommes enfermés dans une vaste cabane, échauffée par un énorme poêle ; on a pris toutes les précautions nécessaires

pour éviter l'extrême rigueur du froid, cependant il est excessif.

Je ne puis pas t'écrire pendant le jour ; les matelots, les soldats chantent, jurent, se disputent, racontent leurs aventures et font un bruit à ne pas s'entendre : la nuit, le sommeil me refusant ses douceurs, je me livre à ce plaisir. Mon esprit s'égare dans ses tristes rêveries ; je contemple toute l'étendue de mon infortune ; j'en trace le récit, à la lueur de la lampe qui brûle au milieu de la cabane. Mes regards se promènent sur ces hommes venus de toutes les parties de la France, et réunis dans cette solitude. Quel génie inquiet a pu les engager à quitter leur patrie, pour venir supporter, dans un climat affreux, les rigueurs d'un froid excessif? Ils dorment d'un profond sommeil ; qu'ils sont heureux!

ils ont oublié leurs maux, ou si le souvenir s'en présente encore à leur esprit, il rend leur situation plus agréable.

A quelles horribles extrémités l'homme est-il exposé ! Il frémirait d'horreur, il quitterait la vie, s'il pouvait entrevoir l'abyme sur les bords duquel il marche, sans s'en douter: aujourd'hui paisible et heureux dans les bras d'un ami ; demain abandonné à la douleur.

Lorsque j'étais avec toi, sur les rives enchantées du Loiret, qui m'eût dit que j'éprouverais un jour les aiguillons de la faim ; qu'exilé près du pôle, dans des climats glacés, dont je soupçonnais à peine l'existence, tous mes désirs se borneraient, non à revoir mon Eugénie, mais à me trouver dans un climat plus doux ; qui m'eût dit que je serais réduit à

regarder comme le bonheur suprême, celui de respirer un air tempéré, tandis qu'autrefois, je ne faisais même pas attention à ce plaisir ! qui m'eût dit que pressé par la faim, j'envierais le sort de ceux qui, réduits aux plus pénibles travaux, ont du moins du pain !

Etre suprême ! toi qui permets que l'homme soit en proie à de si cruels tourmens, tu lui réserves sans doute des plaisirs éternels, dont les douceurs seront accrues par le souvenir de ses peines; tu es tout-puissant et souverainement bon, tu n'as pu créer des êtres pour les condamner à toujours souffrir. O mon Eugénie ! s'il était possible qu'après une vie semée de tant de peines, l'ame fût anéantie, ou livrée à d'éternels supplices, pour expier des faiblesses ! Non, non ! O homme, quel que soit ton culte, adores

du moins l'Éternel, reconnais sa souveraine bonté; ta confiance en lui te soutiendra dans les plus affreuses situations.

Je t'ai dit que je ne pouvais t'écrire que la nuit; et alors, quelle longue suite d'idées désespérantes roule dans mon esprit, pendant ces instans de silence: je couvre de baisers ton portrait, le seul gage qui me reste de tant d'amour! Je confie au papier le récit de mes peines; peut-être un jour, le liras-tu! Nos ames s'entendront; et si je puis te revoir, tu chercheras à me faire oublier mes maux! Cet espoir me soutient; sans lui, je mourerais de regret.

Je suis moins malheureux, lorsque le calme de mon cœur me permet de repasser dans ma mémoire l'histoire de nos jeunes amours. Quel bonheur

nous goûtions, presque sans le savoir! pourquoi ne connaît-on le prix de la félicité, que lorsqu'elle n'existe plus? L'ame s'en fait une douce habitude: l'homme laisse derrière lui, les avantages de sa situation présente, et ses désirs, sans cesse renaissans, le portent au de là du bonheur. Je regrette les tourmens que j'avais à souffrir; je croyais alors qu'il n'était pas possible de se trouver dans une situation plus affreuse, et je m'estimerais heureux d'y être encore. Avant de se plaindre de son sort, il faut voir si l'on ne pourrait pas être plus infortuné, et se consoler par l'idée que *le malheur du moment fait souvent le bonheur de toute la vie!*

O mon Eugénie! on ne peut pas se dire: jamais je ne serai réduit à ces momens d'orages, de dénuement

absolu, où la mort est prête à vous frapper, où tous les hommes étant vos ennemis, on n'a plus devant soi que la divinité : qu'une bonne conscience est alors un bien précieux ! Elle fait supporter avec une noble tranquillité les coups qui vous frappent. Les hommes que leur fortune, leur puissance, ou même leur nullité semblent mettre à l'abri de ces revers, et qui se croient vertueux quand, sans commettre de crimes, ils se livrent à leurs goûts sans rien faire pour leur patrie, pour leurs semblables, ces hommes ne sentent pas ces vérités ; mais si des calamités publiques leur présentent la mort hideuse planant sur leur tête, alors leur ame inerte, assoupie, se réveille pour sentir ses dangers : leur conscience leur met sous les yeux le tableau de leur conduite passée, la peur en exagère l'odieux,

et la crainte d'un péril imminent, et des supplices, que les préjugés soutenus par la frayeur, font croire éternels, déchire leur ame assoupie dans les bras du plaisir. L'homme au contraire, qui jouit d'une bonne conscience, voit sans crainte les orages se former sur sa tête; confiant dans la divinité, il se laisse aller au torrent des événemens, qu'entraîne le grand ordre des choses : il a calculé jusqu'où peut aller la méchanceté des hommes et la rigueur du sort; il souffre sans se plaindre : la mort n'est pour lui que la fin de ses maux, et le commencement d'éternels plaisirs.

La lampe sombre qui m'éclaire, le silence de la nuit, l'obscurité de la caverne enfumée que j'habite fixent mon esprit sur ces méditations : j'éprouve combien sont douces, la confiance en la divinité, et l'innocence

du cœur. Mais pourquoi brûlai-je d'une flamme si vive ? pourquoi ton image me tient-elle si fortement attaché à la terre? je m'endormirais avec tant de plaisir dans les bras du sommeil de la mort.

Mon Eugénie! Quelquefois je crois entendre ta voix; je reste immobile: serait-ce mon amie ? aurait-elle pénétré dans ces déserts!...... Un vain son m'a frappé! non, ce n'est pas Eugénie ! Mais je place ton image devant mes yeux; c'est elle! je la vois! je l'entends! Image de mon amie! tu détruis mon courage et mes efforts!

La rigueur du froid diminue; le poële répand dans la cabane une douce température, que tu trouverais insupportable, mais que l'habitude de souffrir, ce beaume de tous les maux, nous rend délicieuse. L'ima-

gination transporte les matelots dans leur patrie, auprès de leurs femmes, de leurs enfans : avec quel plaisir ils boivent pour célébrer cet heureux retour.

Divine Imagination ! sœur de la félicité, tu enlèves le malheureux, du lit de pierre sur lequel il est attaché dans sa prison, et lui faisant parcourir rapidement les espaces, tu le fais asseoir près de ses parens, de ses amis ; tu le précipites dans les bras de son amante, tu le plonges dans les extases du plaisir ! O mon Eugénie, pardonnes-le à ton amant ! quelquefois je te tiens pressée dans mes bras, je te serres sur mon sein : hélas ! je n'ai saisi qu'une vaine ombre ; mes larmes coulent avec plus d'abondance.

Les poètes ont célébré le printemps; combien leurs chants auraient eu plus de charmes, s'ils en avaient goûté les

douceurs dans ces climats! Qu'il est doux pour des hommes, ensevelis pendant six mois sous les neiges, vivant dans des ténèbres éternelles, de se promener au soleil dont la douce influence fait circuler plus rapidement le sang si long-temps coagulé par le froid, imprime une sensation délicieuse à tous les membres déchirés par de longs tourmens! Quel plaisir d'errer dans le jardin, où les légumes ont percé la terre, où les arbres sont couverts de fleurs! que leur odeur est agréable aux narines fatiguées par la mauvaise odeur de la cabane! Qu'un air pur dilate délicieusement les poumons affaiblis par l'air corrompu! il semble qu'il circule dans les veines, pour y porter une vie nouvelle. Que le chant des oiseaux est mélodieux pour des oreilles long-temps étourdies par le souffle bruyant des tempêtes!

avec quel délice l'œil ébloui par l'éclat de la neige, se repose sur la riante verdure !

Les élans se répandent dans la prairie ; la nature renaît de ses ruines. Des masses de glaces semblent ne résister au soleil, que pour rendre plus puissans, par leur contraste, les charmes du printemps... Printemps ! Que ce mot sonne agréablement à nos oreilles ! Les matelots forment des danses à la porte du fort pour célébrer son retour : mais pourquoi, lorsque tous les êtres renaissent au plaisir, suis-je le seul, qui renaisse à la douleur ? pourquoi toutes les plaies de mon cœur se rouvrent-elles ? Le temps ne peut adoucir mes regrets : ma fermeté m'abandonne ; je soupire sans cesse, et ceux qui avaient admiré mon courage, me reprochent ma faiblesse. Il est donc vrai que le

printemps est la saison des amours ; que les maux physiques sont le seul palliatif des tourmens de l'ame ! Il faut accabler son corps de fatigues, pour que le cœur ait moins à souffrir ; ou plûtôt, il faut s'occuper du bonheur de ses semblables, pour adoucir ses propres tourmens.

L'espoir secret, quoique mal fondé, de partir avec le vaisseau, m'avait soutenu jusqu'à ce jour : j'espérais ; et l'espérance adoucit presque toutes les peines ; mais à présent, l'arrêt fatal est prononcé, je ne te reverrai jamais ! Le vaisseau vient de quitter le port : au moment où je t'écris, il vogue à pleines voiles dans la baie ; mes yeux l'apperçoivent encore. Il a disparu dans les brumes épaises, et avec lui tout mon espoir. Ceux qui partaient m'ont embrassé ; m'ont re-

mercié de mes soins, en m'exhortant au courage ; je n'ai pu leur répondre que par mes larmes. Pourquoi, lorsque l'ame est vivement affectée, les conseils d'un ami la déchirent-ils, au lieu de la consoler ! Ils partent pour la France ; que ce mot a de charmes !

J'ai long-temps suivi la marche triomphale des matelots, qui allaient s'embarquer ; j'ai long-temps entendu leurs chants d'allégresse : je n'ai pu soutenir ce spectacle ; je suis rentré dans le fort ! quelle affreuse solitude ! la plûpart de mes amis n'y sont plus ! Pourquoi verser tant de larmes ! Quelle faiblesse ! . . . . . Inutiles regrets ! J'aime si tendrement mon Eugénie ! et je ne la reverrai jamais.

Je vais travailler à la terre ; je me livrerai avec ardeur à cette occupation si fatigante ; peut-être de grands

mouvemens pourront-ils me distraire de ma douleur.

Ce pays produit plusieurs des plantes qui croissent sur les bords du Loiret, et je le préfère, par cette raison, aux climats les plus rians de l'Amérique. J'ai déjà transporté dans le jardin, des groseillers, des raisins de Corinthe, des asters, de l'angélique, jusqu'à du mouron; tout m'est précieux: à chacune de ces plantes est attachée l'une de tes idées: elles me rappellent tes réflexions si spirituelles et si sages. Je te vois encore les cueillant, pour les porter à mon père qui nous dit leurs noms: je le vois assis dans son fauteuil, nous expliquant leurs propriétés; la bonté brille dans ses regards, il nous embrasse tous deux! . . . . . .

Eugénie! Quel rêve ai-je fait! Cruelle imagination! Pourquoi me

transportes-tu sans cesse dans les lieux que j'habitai dans ma jeunesse? Est-ce pour empêcher que le temps ne puisse affaiblir ma douleur? Pourquoi l'homme séparé des objets qu'il aime, ne peut-il effacer de sa mémoire le temps heureux qui n'est plus!

Eugénie, partages ma joie; qu'elle est pure! Je pourrai te revoir! Mais pourquoi me réjouir? tant de fois la fortune m'a frappé, au moment où je la voyais me sourire. Cependant mes espérances sont fondées; plusieurs Français Canadiens viennent d'arriver au fort; le gouverneur me permet de retourner en France avec eux.

Adieu, paisibles forêts, vaste solitude, rochers témoins de ma douleur! Je vais revoir ma patrie; mais je conserverai toujours votre image

dans ma mémoire : elle embellira pour moi les rives du Loiret. Un seul régret empoisonne mes jouissances : je ne reverrai pas ma tendre mère ; j'ai appris qu'elle n'était plus !

O ma mère ! si du haut de la sphère céleste, où l'éternel t'a placé pour te récompenser de tout ce que tu as souffert par l'excès de ta bonté, tu peux lire dans mon ame ; tu connaîtras toute la vivacité de mes regrets, toute l'amertume de mes remords ! Jamais mon cœur n'a voulu t'offenser ; l'inconséquence, l'étourderie de la jeunesse m'ont fait oublier ce que je te devais : j'ai déchiré ton cœur par mon indifférence ; faut-il que je ne connaisse bien toute sa sensibilité, toute sa tendresse, que lorsque je suis privé de toi pour jamais ! Mille fois tu as versé des larmes de sang, en réfléchissant sur mon sort : les inquiétudes

les plus déchirantes te dévoraient ; tu aurais voulu me procurer le bonheur au prix de ta vie, et tu étais désespérée, lorsque tu me voyais m'en écarter. Un pressentiment secret te faisait-il entrevoir tout ce que j'aurais à souffrir ?

O ma mère ! implores pour moi l'être-suprême ! Je n'invoque pas les saintes ; je n'ai pas été témoin de leurs actions ; et je t'ai vu pratiquer constamment les vertus les plus rares, les plus difficiles : je m'adresse à toi ; tu connais ton fils et l'extrême sensibilité de son cœur ; parvenu à l'adolescence, la solitude pèse sur moi ; le vide est dans mon ame, elle a besoin d'un appui : conjures le ciel de me donner dans Eugénie, une épouse semblable à toi ! Puisse-t-elle, témoin de tes vertus, en suivre de loin les traces ! car comment oserai-je espérer trouver

une femme qui, comme toi n'existant que par son époux et pour lui, soit sans cesse occupée de son bonheur; qui, toujours active, renonce à toutes les jouissances, pour lui procurer un moment de plus de félicité; qui veuille, au prix de toute sa vie, lui épargner la douleur; qui, en un mot, ne soit heureuse que de sa joie! Hélas! je ne puis tracer que faiblement l'esquisse de tes vertus!

SEPTIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

EUGÉNIE ! toutes les espérances qui fleurissaient dans mon cœur, comme de jeunes plantes échauffées par le soleil, ont été flétries par le sort : elles sont étendues sur la terre, et ne donneront pas de fruits ; mes pieds ne fouleront plus l'herbe de la prairie que je parcourais avec toi, dans les premières lunes de ma vie : mes yeux ne suivront plus le cours de la rivière qui l'arrose : mes oreilles n'entendront plus les chants mélodieux de la fauvette et du rossignol, qui célébraient le retour de la lune des fleurs ; je ne m'asseoirai jamais sur ta natte, ô mon Eugénie !

J'ai vu les arbres se couvrir deux

fois de fleurs et de fruits ; les neiges ont couvert deux fois les montagnes, depuis que ma main a cessé de tracer sur le blanc les pensées de mon esprit, les sentimens de mon cœur : le fleuve du temps qui m'entraîne m'a fait traverser d'immenses déserts, voguer sur des lacs, remonter des rivières, parcourir des forêts ; une longue suite d'îles, de côteaux, de montagnes a passé devant mes yeux ; je n'ai pu, une seule fois, attacher ma pirogue au tronc d'un arbre, m'asseoir à son ombre pour pleurer, la tête cachée dans mes mains appuyées sur mes genoux ; je n'ai pu te dire sur le blanc, que je t'aime toujours ; que mon ame, semblable à une colombe, que des enfans ont attachée à un long fil, vole sans cesse vers toi, pour se reposer sur ton cœur, et retombe dans la nuit de la mort ; comme la colombe qui

s'envolait vers sa compagne, se trouve arrêtée, et retombe palpitante sur la terre.

A présent que je suis assis en paix sur ma natte, ma main accoutumée à tendre une flèche, à manier une rame, un casse-tête, s'est endurcie; mes doigts ne peuvent conduire ma plume qu'avec peine; mon esprit, noyé dans le torrent des événemens qui se sont écoulés, ne sait où prendre terre; semblable à un oiseau battu par la tempête, il ne connaît plus sa route; la langue de mon pays est presque effacée de ma mémoire: mon cœur brûle du désir de te parler de ses peines, mais tu ne peux l'entendre. Une jeune femme est assise sur ma natte, elle est douce et belle comme toi, l'esprit brille dans ses yeux, le feu de l'amitié fait palpiter son cœur; elle se plaît à m'apporter des écorces

blanches, à exprimer le suc des plantes dans une coquille, pour que je puisse t'écrire; elle m'aime; mais elle ne peut être que ma sœur, toi seule est mon épouse: mon cœur est comme un enfant européen, que la femme qui l'a nourri, remet entre les mains de sa mère; il ne la reconnaît pas, résiste à ses caresses, pousse des cris plaintifs et se débat avec force, lorsqu'il voit sa nourrice le quitter: et quand il ne l'apperçoit plus, il reste étendu sur la terre, près de la porte de la cabane, et repousse ceux qui veulent le consoler. Je suis assis sur ma natte, triste et silencieux; mes pleurs tombent sur l'écorce blanche: je n'entends pas les paroles d'amitié que me dit la jeune femme qui est auprès de moi.

Grand-Être, dont la volonté puissante m'a séparé de celle que j'aimais, j'obéis à ta voix; je n'ose pas me

plaindre ; mais du moins conduis ma main roidie par la fatigue, fais que je puisse tracer ma vie sur le blanc et faire voler ainsi mon ame vers mon Eugénie !

Les rayons embrasés du soleil remplirent l'air d'une brume épaisse et brûlante qui corrompit toutes nos provisions : la faim qui rompt les liens qui unissent les hommes entre eux, nous sépara les uns des autres. Je pénétrai, avec quelques amis, jusques aux lacs de l'intérieur, conduits par le gibier qui fuyait devant nous, et par l'espérance qui nous montrait de loin la grande cabane des Français.

Nous avions notre cabanage dans une clarière, au milieu d'une forêt ; nous dormions paisiblement, après nous être rassasiés de la chair d'un

daim : des hommes des bois entrèrent en renards dans notre hutte, enlevèrent nos fusils, nos munitions, et redoutant la vengeance des hommes barbus, ils nous assommèrent avec leurs casse-têtes. J'avais reçu un coup sur le crâne, je roidis mes membres pour faire le mort, afin de me sauver. Lorsqu'ils furent partis, je versai des larmes sur les corps de mes compagnons et me glissai sous des arbustes; là je bandai ma plaie avec des feuilles et des lianes.

Je marchais pendant la nuit, et me cachais pendant le jour, comme le daim poursuivi par des chasseurs: je fus découvert par une troupe d'hommes des bois, différens de ceux qui m'avaient blessé : ils accoururent à moi en poussant des cris aigus, me garottèrent avec des bandes de cuir, et m'entraînèrent à leur pirogue, dans laquelle

ils m'étendirent comme un cadavre.

Lorsque la lune sortit de derrière les montagnes, ils me portèrent à terre, m'attachèrent les pieds et les mains à quatre pieux : une lanière, passée autour de mon col, étoit tenue par plusieurs Indiens, en sorte qu'il m'étoit impossible de faire quelque mouvement, sans les réveiller tous. Je vis auprès de moi d'autres prisonniers, que je reconnus pour être de ces Iroquois, que les Robes-noires ont rendu leurs esclaves. Nos ennemis se reposaient, pendant le jour, sur des peaux d'ours, à l'abri de leurs pirogues renversées et soutenues par un pieux ; nous étions étendus, presque nuds, sur la terre ; les moustiques nous dévoraient : la nuit ils nous reportaient à leurs pirogues et continuaient leurs routes. Les sauvages s'arrêtèrent près du lac Ouinipike, à l'un des bords de

la rivière Bourbon, sur lequel est bâtie une grande cabane palissadée, où les Canadiens viennent échanger leurs fourrures avec les Killistinoës, les Assénipoëls qui habitent les bords du Grand-père des eaux, et les Mahas qui vivent dans les terres de l'ouest. L'espérance me faisait croire que je serais bientôt délivré par ces Canadiens; un coup de fusil me fit tressaillir : je fixai mes regards sur l'endroit d'où il était parti; je vis des Français, coureurs de bois, qui chassaient sur la colline; mon plaisir fut presqu'aussi vif qu'il le serait, si j'avais le bonheur de te revoir : je poussai de grands cris, pour qu'ils vinssent me délivrer; les Indiens me couvrirent la bouche avec des fourrures, et voguèrent sous les érables, jusques à une petite île dans laquelle ils se cachèrent : lorsque la lune les éclaira, ils ramèrent avec tant

de force, que les arbres passaient devant moi comme des oiseaux.

Nous arrivâmes enfin à leur pays ; alors toutes mes espérances s'envolèrent; mon ame plia sous le poids de la douleur, comme un jeune arbre plie sous le poids d'un oiseau de nuit: une voix secrète me disait que je ne te reverrais jamais: je me laissai tomber au fond de la pirogue, soupirant après la mort.

Les Iroquois virent la cime des montagnes tracée sur l'horizon, ils chantèrent la chanson de mort d'un ton lent et lugubre ; ils dirent :

« Je vais mourir ; les bourreaux vont déchirer mes membres, brûler mes chairs, arracher mes nerfs implantés dans mes os, mais la douleur ne fera pas rider mon front, ni baisser mes sourcils ; mon corps restera immobile, comme un arbre, contre lequel on lance

des flèches ; ils me mangeront : je mourrai en brave guerrier et j'irai dans le pays des ames ; tous les guerriers se rassembleront autour de moi, je chanterai mes exploits, le bruit en courra de bouche en bouche, les pères de ma nation me reconnaîtront pour leur fils : nos ames reviendront sur la terre, pour exciter nos enfans à la vengeance, et les engager à exterminer ces femmes, qui n'osant pas nous attaquer pendant le jour, nous ont surpris endormis sur nos pirogues !

Je vais à la mort ; les bourreaux vont déchirer mon corps, mais il restera immobile, comme un arbre, contre lequel on lance des flèches ! »

Ces tristes accens se gravèrent dans mon esprit, je les répétais sans les comprendre, comme l'écho des montagnes ; tout à coup les bois retentirent de cris affreux ; ; des troupeaux effrayés

en sortirent pour passer le fleuve à la nage ; ils furent suivis par une foule d'hommes, de femmes et d'enfans qui accoururent sur nous, comme des loups affamés. Les jeunes captifs prirent l'attitude fière et menaçante d'un guerrier qui provoque son ennemi au combat ; ils entonnèrent la chanson de mort, et insultèrent les bourreaux qui nous couvrirent de plaies en nous frappant avec des branches. Les enfans nous enfonçaient des épines dans les jambes, des vieillards décrépits nous découpaient les chairs avec des coquilles, les femmes, surtout, nous mordaient les lèvres, nous frappaient les mains : les Iroquois immobiles comme des rochers, crachaient au visage de ceux qui leur brûlaient les doigts dans des pipes.

L'idée du Grand-être se présenta à mon esprit, et me fit soutenir la dou-

leur avec courage ; je m'écriai d'une voix forte : « Tourmens affreux qui dévorez chaque partie de mon corps, inquiétudes déchirantes qui rongez depuis si long-temps mon cœur, ennui pesant qui fatigue mon esprit ; noires idées dont mon ame se repaît, sombre mélancolie, sensibilité excessive, qui avez empoisonné mes plus faibles plaisirs, et vous tous, maux attachés à l'humanité, je vous brave, je vous défie : le Grand-être m'a donné une ame, elle est immortelle, vous ne pouvez la détruire ; un jour elle goûtera la suprême félicité ! »

Les jeunes captifs applaudirent à mon courage ; il alluma la colère des bourreaux, qui s'arrêtèrent pour nous tourmenter encore, évitant avec soin de nous porter des coups mortels.

Ils nous conduisirent dans une prairie, au milieu de laquelle étaient dres-

sées des tentes de cuir, et nous laissèrent entre les mains de ceux qui en sortaient. Ces nouveaux ennemis posèrent sur nos têtes des couronnes de plumes, nous barbouillèrent le corps de noir, de rouge et de blanc; nous mirent dans les mains des bâtons recouverts de peaux de cigne, et nous firent passer entre deux haies de femmes qui nous accablèrent de coups: les Iroquois marchaient lentement, en triomphe, comme dans une cérémonie. Nous fûmes escortés de cette manière jusqu'au milieu de la place, au centre de laquelle étaient six poteaux de mort, entourés de branches sèches destinées à nous brûler; ils nous firent entrer dans une cabane très-sombre, nous attachèrent à de gros pieux, laissant auprès de nous des viandes cuites et du mahis rôti.

Les jeunes Iroquois mangèrent en

parlant entre eux et riant aux éclats ; ils s'endormirent, et ronflèrent, comme s'ils venaient d'un festin. Deux fois le soleil fit entrer ses rayons dans notre cabane, à travers les nattes qui la couvraient ; le troisième jour, des hurlemens affreux me firent tressaillir ; les Indiens renversèrent la tente et poussèrent des cris de joie en voyant leurs victimes : je n'apperçus encore que des Hurons qui nous tourmentèrent ; les Iroquois chantaient avec force :

« Vils Hurons ! notre nation a jonché la terre des cadavres de vos guerriers ; elle a renversé vos huttes, comme le vent renverse l'herbe de la prairie ; elle a brûlé vos femmes, vos enfans ; nos vieillards ont bu dans leurs crânes : vous avez fui, comme des daims timides, chez une nation de femmes, mais les guerriers de ma nation vont arriver par le grand fleuve ; j'entends

leurs voix sonores qui vous font trembler dans vos cabanes ! les voilà ! ils vous assomment, comme des pigeons endormis ; ils brûlent vos tentes ; les flammes éclairent les cadavres de vos semmes, de vos enfans étendus sur la terre. Que je suis joyeux ! mon ame boit le plaisir ! Frappez ! Frappez ! Guerriers des cinq nations Iroquoises, qu'il ne reste pas un seul de ces vils Hurons ! ils fuiront devant vous, jusqu'à ce que les grandes eaux les arrêtent ; alors vous les forcerez à s'y précipiter du haut des rochers qui les bordent ! . . . Ma voix vous fait pâlir ; vous tremblez : que sera-ce, lorsque le cri de guerre des Iroquois frappera vos oreilles ! . . Quoi ! vous ne me tourmentez plus ! la fatigue retient-elle vos bras, ou craignez-vous que mes liens ne se rompent? n'ayez pas de crainte ; je n'ai jamais frappé de femmes ! Eh ! que je suis

malheureux d'être brûlé par elles! je ne mourrai pas en guerrier ! Allons ! faites donc rougir des pierres; appliquez-les sur mes chairs ; enlevez ma chevelure, posez sur ma tête un gros caillou rougi au feu ; mettez des charbons dans ma bouche, pour que je ne puisse plus vous cracher au visage ! Je pourrai dire, en arrivant au pays des ames : je suis mort en brave ; ils m'ont ouvert le ventre, y ont jeté des cailloux de feu! Les guerriers répondront : cela est bien ; nous reconnaissons notre fils ! »

Les bourreaux irrités mirent le feu aux fagots, et bientôt ils furent dévorés par les flammes ; alors ils se précipitèrent sur moi, et me déchiraient les chairs, lorsqu'une jeune fille, belle comme un sassafras en fleurs, éloigna ces hommes teints de sang, et dansa devant moi, en chantant : elle me

regardait

regardait d'un air doux, comme une mère qui contemple son enfant : ses gestes me révoltaient ; j'étais tenté de lui cracher au visage ; je croyais qu'elle insultait à mon malheur : elle me parut plus féroce que le tigre dont la peau est douce, et dont le cœur a soif de sang. Un vieux guerrier s'approcha d'elle, et l'éloigna, en lui disant :

« Jeune Odéraï, laisses-nous dévorer cet Homme barbu ; il faut que son sang rafraîchisse nos ames brûlées par la soif de la vengeance. Tandis que nos femmes, assises au pied d'un arbre, faisaient rôtir les chairs d'un orignal, pour le repas des chasseurs, des Hommes barbus les ont saisies, après leur avoir fait des présens ; ils ont appliqué leurs bouches, ils ont posé leurs mains sur les mamelles qui nourrissent nos enfans : nous serions des lâches, si nous

ODÉRAÏ signifie LA COLOMBE.

ne brûlions pas la bouche et les mains de cet Homme-barbu !

« Nos chasseurs ont trouvé les cabanes de mort de nos guerriers brisées et renversées ; leurs cadavres nuds et dévorés par les loups ; il n'y a que des Hommes-barbus qui puissent insulter ainsi les morts, pour avoir les fourrures dont ils sont enveloppés ; nous serions des enfans ingrats, si nous ne brûlions pas cet Homme barbu, pour appaiser les ames de nos parens irrités ! éloignes-toi, jeune Odéraï, que nos femmes lavent leurs bouches et leur sein dans le sang de ce prisonnier ! »

La jeune femme repoussa le guerrier, et dit : « Nadouëssis, qui écoutez les paroles des esprits, allez toujours où ils vous disent d'aller, et faites ce qu'ils vous disent de faire ; écoutez les paroles que l'esprit m'a fait entendre ;

ne les laissez pas tomber sur la terre, afin que les esprits ne soient pas irrités contre vous !

Je dormais sur ma natte ; l'esprit s'est placé sur ma tête, il m'a fait voir un jeune Homme-barbu assis sur la natte de mon père, il m'a dit : adoptes ce prisonnier pour ton frère ! C'est lui que je vois attaché au poteau de mort : jettez loin de vous les instrumens du supplice, éteignez le feu, coupez ses liens ; je veux l'emmener dans ma tente ; il est mon frère ! et vous, mes sœurs, allez cueillir des plantes, pour ses blessures. »

En même temps, elle détacha mes liens, et deux guerriers me portèrent à la tente de cette jeune femme, qui me suivait, en dansant et chantant comme une folle. Je vis, en entrant dans cette tente, un vieillard, assis sur une natte ; elle étendit une peau d'ours

sur la terre, on me posa dessus ; le vieillard restait immobile; elle lui dit: « réjouis-toi; voilà ton fils de retour du pays des ames ; il y a long-temps que tu pleurais sur sa natte abandonnée; j'ai dit : il faut que mon frère revive, nous l'aimions trop pour en être séparés plus long-temps, je le remets sur ta natte, dans la personne de ce prisonnier. » Il se leva comme un homme qui sort d'un profond sommeil, dansa autour de moi, et fit tous les gestes d'un père qui retrouve son fils égaré: j'étais joyeux comme un cerf qui s'est échappé des mains des chasseurs, et vient se reposer sous son buisson, où il lèche ses plaies.

La jeune Indienne appliqua sur mes blessures, des plantes pilées, avec de la terre rouge : elle était empressée autour de moi, comme une mère auprès de son enfant ; elle me donna des

fruits et de la liqueur qui coule des érables à sucre ; ce jus rafraîchissant éteignit le feu qui brûlait mon sang : elle me lava le corps avec cette liqueur qui imprimait le plaisir à tous mes membres déchirés par les tourmens ; ses tendres regards rassuraient mon cœur effarouché par l'aspect des bourreaux. Mon ame reconnaissante s'éleva vers le Grand-être, pour le remercier de m'avoir arraché au supplice ; elle abandonna mon corps, qui retomba sans force sur la peau d'ours.

En sortant de ce sommeil de la mort, je sentis le bras de ma jeune mère qui était passé autour de moi, pour me soutenir ; j'appliquai mes lèvres brûlantes sur ses mains, elle ne les retira pas : ce baiser soulagea mon cœur agité par la reconnaissance.

Odéraï me fit boire des eaux de feu pour ranimer mes forces abattues ; et

après avoir fait infuser dans l'eau bouillante des plantes, des racines, des écorces et des cœurs d'animaux, elle me donna de cette boisson, pour toute nourriture : elle prenait à peine le temps de la préparer, revenait auprès de moi, promenait ses regards sur toutes mes plaies, suivait tous mes gestes ; au moindre signe de douleur, elle soufflait sur mes blessures de cette liqueur qu'elle prenait dans sa bouche, puis mettait dessus des peaux de serpens.

Mon père venait pleurer sur mes mains, et sortait pour aller cueillir des plantes nouvelles ; pendant ce temps, ma jeune mère assise sur ma natte, les genoux et les bras croisés, dans l'attitude d'une vierge, lisait dans mes yeux, se levait pour me donner à boire, arranger ma peau d'ours ou m'aider à changer de position. Quand

mon père était de retour, elle pilait les plantes, les posait sur mes plaies, après avoir enlevé avec patience celles qui s'étaient attachées à ma peau.

Lorsque mes souffrances me faisaient soupirer, elle laissait tomber des larmes qui rafraîchissaient mon cœur, comme les pleurs de la nature rafraîchissent la terre brûlée par le souffle des vents; elle me donnait sa main à baiser, ses tendres caresses adoucissaient mes peines. En voulant lui exprimer toute ma reconnoissance, je dérangeais les appareils, elle m'arrêtait les bras, parlait avec vivacité, frappait des pieds d'impatience; elle était inquiète, comme un oiseau qui voit ses enfans s'essayer à voler; et, pour me calmer, elle me caressait comme un enfant.

Le soleil avait éclairé plusieurs fois ma tente; toujours il avait vu ma jeune mère assise auprès de son fils; toujours

il m'avait vu triste et pensif, comme un père qui a perdu sa famille : enfin les morceaux de flèches, les épines, les éclats de bois qui étaient entrés dans mes chairs en sortirent; elles devinrent fraîches et vermeilles : ma jeune sœur, mon père Ourahou dansèrent autour de moi, pour exprimer leur allégresse. Odéraï chantait d'une voix douce et sonore, comme celle du rossignol ; elle accompagnait son père, dont la voix était forte comme celle des vents, qui mugissent autour des flancs d'un rocher ; ils disaient tour à tour :

« Mon frère est de retour du pays des ames : tu le croyais perdu pour jamais, tu le pleurais, la tête cachée dans les mains ; le voilà assis sur ta natte ; je danse autour de lui. Son corps était déchiré de plaies, comme un vieil arbre, dont l'écorce est fendue de tous les côtés ; il s'est redressé, sa peau est

unie comme l'écorce d'un jeune arbre; ses joues se remplissent et se couvrent du coloris des fleurs; bientôt il t'apportera les dépouilles d'un guerrier qu'il aura vaincu.

—Mon fils,mon cœur bondit de joie, comme celui d'une biche, qui voit rentrer sous la feuillée son jeune faon long-temps poursuivi par les chasseurs. Toutes les lunes, j'allais avec Odéraï, pleurer à la grande cave, sur les os de mon fils; le voilà assis sur ma natte, je danse autour de lui.

—Mon frère, le cœur d'Odéraï palpite de tendresse, comme celui d'une colombe qui bat des aîles auprès de son époux, échappé des serres du vautour: toutes les nuits, je pleurais sur ma natte, lorsque j'entendais ton ame plaintive, errante autour de moi; mais te voilà, tu es beau comme un bon esprit, le feu de tes yeux a séché

mes larmes ; ta voix, douce comme celle du rossignol, a rassuré mon cœur effrayé par les gémissemens des guerriers tués dans le combat où mon frère a péri : tu as rempli le vide de ma tente.

Mon frère est de retour du pays des ames ; je le croyais perdu pour jamais ; le voilà assis sur ma natte ; je danse autour de lui ! »

Un soir, tandis qu'il régnait un profond silence, et que notre tente n'était éclairée que par la lueur incertaine de quelques tisons embrasés, j'entendis un léger murmure occasionné par le vent, ou par le feu ; Odéraï chantait, son père l'interrompit.

« Odéraï, dit-il, fermes ta bouche ! N'entends-tu pas la voix de mon épouse Wanissa, qui vient du pays des ames, pour remplir le vide de

ma tente, et calmer notre douleur?

—Oui, mon père, j'entends la voix plaintive de ma mère Wanissa; son ame voltige autour de moi; je la sens, elle fait tressaillir mon cœur.

—Wanissa! douce et sensible Wanissa! tu viens pleurer chaque jour sur la natte de ton fils! j'entends tes soupirs; ils déchirent mon cœur: n'est-il pas avec toi dans le pays des ames?

—O ma mère Wanissa, ton ame remplit toute la tente, elle imprime à mon esprit un respect religieux, une douce émotion à mon cœur. Tu es assise sur la natte de ton fils; mes yeux ne te voient pas, mais mon ame est pleine de toi!

—Epouse infortunée, tu viens te reposer sur la natte de ton malheureux fils; tu viens mêler tes soupirs à

ceux de son père : je te vois encore à travers le temps qui n'est plus, te jetant sur son corps sanglant, ramené par les guerriers; tu voulais y faire passer ton ame, pour le ranimer, et tu restas étendue sur sa natte, auprès de lui, prête à descendre dans la même tombe !

—O ma mère Wanissa, ton cœur était attaché à celui de ton fils, comme deux arbres qui ont crû ensemble, dont les troncs se sont unis : quand la mort vous a séparés, elle a déchiré ton cœur, comme on déchire les arbres amis, pour les désunir ; ton ame a suivi la sienne, et tu as laissé ton époux et ta pauvre fille pleurant nuit et jour, sur ta natte de mort : tu viens joindre tes soupirs à leurs soupirs !

O ma mère Wanissa, restes à présent auprès de l'ame de ton fils, ne

l'abandonnes plus; le vide de notre cabane est rempli, nous ne pleurons plus, voici mon frère de retour du pays des ames; je danse autour de lui: ne viens pas mêler tes soupirs à nos chants d'allégresse !

Mais non, reviens encore du pays des ames; amènes-nous l'ame de ton fils, vous vous réjouirez avec nous ! »

Pendant qu'ils chantaient ainsi, mon cœur s'éleva vers le grand-être, pour le remercier de m'avoir fait asseoir sur la natte d'un bon père.

Lorsque j'eus changé de peau, comme un serpent, ma jeune mère, qui brûlait d'impatience de me conduire au milieu de mes frères, de me faire voir à ses compagnes, se prépara à me revêtir de l'écorce du Méchassipi. Ourahou prit de ces petites coquilles, que les nations de l'ouest vendent aux Sioux; il s'en servit pour arracher l'un

après l'autre, mes cheveux, ma barbe et tous les poils de mon corps; car les Indiens, pour ne pas ressembler à des bêtes fauves, les ôtent avec le plus grand soin, et nomment les Européens, HOMMES-BARBUS, par dérision. Je souffrais plus, que si mon corps avait été dévoré par les moustiques : je roidissais mes nerfs pour que mes parens ne me crussent pas indigne d'être guerrier.

Odéraï me quitta pour préparer mes vêtemens et broyer de la terre rouge et bleue, tandis que mon père achevait de m'épiler : il ne me laissa sur la tête qu'une touffe de cheveux pour y attacher des paquets de plumes blanches ; une autre partie était coupée en brosse très-droite, pour me donner l'air d'un guerrier. Mon père Ourahou était un Huron réfugié chez les Nadoüessis, après l'invasion de son pays par les

Iroquois ; il portait, selon l'usage de ses compatriotes, des figures de serpens et d'oiseaux gravées sur son corps; il voulut en imprimer aussi sur ma peau: il commença par me frotter avec beaucoup de force ; et après avoir engourdi mes nerfs, il traça d'une main agile, avec des arrêtes de poissons, des cercles, des angles l'un dans l'autre, des oiseaux, des serpens qui tournaient autour de mon corps: aussi-tôt que le sang sortait, Odéraï frottait les plaies avec des poudres de différentes couleurs, qui entrèrent si profondément dans ma peau, qu'elles ne s'effacèrent jamais. Mon père dessinait ces figures avec une promptitude étonnante ; je le priai de tracer sur mon sein le buste de la belle Odéraï: lorsque la lampe fut allumée, je plaçai ma jeune amie de manière que l'ombre de sa tête donnât sur mon cœur: mon père suivit les

traits. Lorsqu'Odéraï se vit peinte sur ma peau, elle sauta de joie, me donna sa main à baiser, plaça sa tête sur mon sein et dansa autour de moi. Je priai mon père de faire venir un habile guerrier pour esquisser de même son portrait ; ma demande le fit tressaillir de joie : le guerrier vint ; quand il eut fini, Ourahou plaça encore des dards sur mes joues, un casse-tête sur mon front, une langue de serpent sous ma lèvre inférieure, des flammes sur les yeux, des fleurs et des pattes d'animaux sur mon nez, pour désigner l'adresse et la bravoure d'un guerrier qui frappe toujours à la tête, sa prudence, sa sagacité, sa discrétion. Après cela, Odéraï attacha dans mes cheveux des touffes de plumes blanches, suspendit à mes oreilles des dépouilles de petits oiseaux éclatans comme des pierreries, attacha à mes narines un anneau d'or,

qui tournant autour de ma bouche, retombait sur mon menton, et une longue pointe de porc-épic sur laquelle elle avoit tracé des figures très-délicates : elle lia autour de ma tête un bandeau tressé avec des écorces de différentes couleurs, dans lesquelles étaient enfilées de petites coquilles, des graines brillantes, des morceaux de nacre et des petites perles ; elle y avait fixé quatre grandes plumes qui ombrageaient mon front. La tendre Odéraï était satisfaite comme une mère qui pare son enfant. Quand je fus barbouillé des pieds à la tête, Ourahou fit sa toilette de guerrier; Odéraï, celle d'une jeune fille aux jours de fêtes : elle attacha autour de sa ceinture, une petite jupe très-courte faite d'une natte légère, recouverte de plumes très-brillantes disposées par compartimens, et bordée en haut et en bas,

de larges franges de plumes, de pendeloques de peau, peintes de jolies couleurs et couvertes de coquilles et de perles. Ses cheveux divisés en deux sur sa tête, et partagés par une raie rouge retombaient sur chaque oreille, formant deux gros rouleaux recouverts de poussière rouge. Elle mit une petite tache ronde au milieu de son front, deux autres près de chaque oreille; le cercle de sa figure avait conservé sa couleur naturelle, ses grands yeux noirs et brillans à travers ses longues paupières n'étaient embellis que par la nature.

Elle suspendit à son col plusieurs colliers de coquilles et de perles, qui retombaient sur son sein; elle couvrit ses épaules d'une pièce de drap bleu, ornée d'une frange d'argent, et attachée sur sa poitrine avec une pointe de porc-épic: cet ornement, sans voiler

ses charmes, relevait sa taille svelte et légère, comme celle d'un jeune faon qui se dessine sur l'azur des cieux, lorsqu'il se promène sur la montagne. Ourahou lui mit sur la tête, une touffe de plumes blanches comme la neige. Odéraï était belle comme un arbre en fleurs !

Mon père s'habilla en guerrier Huron, se barbouilla de nouvelles couleurs ; ses larges cicatrices le paraient mieux que tous ses ornemens. Il sortit avec nous ; Odéraï me tenait par la main : j'étais, disait-elle, le plus beau des guerriers. Nous allâmes au milieu de la place, où nos frères jouaient aux osselets à l'ombre des arbres ; ils me touchèrent la main en me disant : « bon jour, frère ! » Nous restâmes quelque temps à les regarder, puis nous entrâmes dans les tentes. Ourahou disait : « frères, réjouissez-

vous, voilà mon fils de retour du pays des ames ! » Ils répondaient : « cela est bien : » ils me tendaient la main : « frère, assis-toi sur ma natte : » ils m'offraient une pipe et quelques fruits. Les jeunes femmes retirées dans le fond de la tente avec Odéraï, parlaient entre elles et me regardaient, sans cesser de faire leurs nattes : quand nous sortions de la tente, le chef de la famille me disait, en me prenant la main : « frère, ma tente et tout ce qu'elle renferme est à toi ; viens le chercher quand tu voudras : » ils me faisaient des présens, pour gage de leurs promesses.

Nous allâmes à la tente du Grand-chef; Odéraï nous fit passer auprès d'un joli ruisseau, sur les bords duquel beaucoup de femmes lavaient leurs nattes et leurs plats de terre ; d'abord elles ne nous regardèrent pas : une

armée d'Européens passerait auprès d'elles sans qu'elles détournassent la tête; Odéraï dit : « mes sœurs, voilà mon frère de retour du pays des ames : » quelques-unes répondirent : « cela est bien ; » d'autres : « c'est un beau guerrier ; » une d'elles qui m'avait percé les chairs, dit : « c'eût été dommage de le brûler ! » Odéraï buvait le plaisir, en entendant ces éloges : elles continuèrent leur ouvrage sans parler ; et nous entrâmes dans la tente du Grand-chef.

Ottah-tongoom-liscah, le grand-père des serpens, nous fit asseoir sur sa natte et fumer dans sa pipe ; puis il attacha sur mon dos une peau de daim, sur laquelle étaient des figures de différentes couleurs ; il suspendit à mes épaules un carquois garni de flèches qu'il avait faites lui-même; à mon col, un poignard d'un bois très-dur ; mit

dans mes mains un arc et un casse-tête, en me disant: « je couvre tes épaules de cette peau, pour qu'elle te garantisse de la pluie; je te donne ces flèches, pour que tu leur fasses fendre l'air avec plus de rapidité qu'un oiseau; ce casse-tête, pour que tu brises le crâne des ennemis de ma nation, et ce scalpel, pour que tu enlèves leur chevelure ». Puis il m'offrit une pipe de paix; et lorsque nous eûmes fumé dedans, nous retournâmes à notre cabane.

HUITIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

Odéraï voulut m'apprendre la langue Nadouëssiouse ; elle restait auprès de moi, depuis le lever du soleil, jusqu'à celui de la lune ; me présentait un objet, en me disant son nom qu'elle me faisait répéter. Pour me dire qu'elle m'aimait, elle plaçait ma main sur son cœur palpitant, et la serrait avec force ; ses yeux brillaient de tendresse ; elle disait : « *wastah kitchiwah chee*, tu es le bien-aimé de mon cœur. » Pour me donner une idée du grand-être, et le nommer, elle traçait un cercle sur la terre ; et se plaçant au milieu, elle étendait sa main autour de la tente, et disait : « *Tongo-wakon*, Grand-esprit. »

La langue Nadouëssise est si douce, si facile ; les gestes d'Odéraï étaient si expressifs, que mon esprit comprenait aisémentses pensées. Lorsque magorge était désséchée, ma tête fatiguée, elle me donnait un melon d'eau, ou du jus d'érable, posait sa main sur mon front: « tu as mal là, disait-elle, appuies ta tête sur ma main, j'enlèverai ta douleur ; » elle soutenait ma tête avec une patience qui ravissait mon cœur.

La lune était sortie plusieurs fois du milieu des forêts qui couronnent les montagnes, elle m'avait toujours vu dans la tente d'Ourahou, assis près de ma jeune sœur Odéraï ; qui faisait fuir le chagrin, comme une hirondelle chasse à coups de bec l'oiseau de proie: ma jeune amie sortit en pleurant, et me dit : « prends patience, Bon-ami, je vais dans la tente des femmes malades, mais bientôt je re-

viendrai. » Elle fut une lune entière absente ; le chagrin vint alors se reposer sur mon ame, comme le hibou qui sort du creux des arbres pour dévorer des petits oiseaux que leur mère a quittés, il dévorait mon cœur.

Je travaillais avec mon père à faire des flèches, il me récitait l'ancienne parole, et de temps en temps, je levais la tête pour voir si Odéraï ne revenait pas.

Quand la lune éclairait notre tente, je m'enveloppais la tête dans ma peau d'ours, pour dormir ; mais le chagrin se plaçait près de moi, il me disait : « pauvre Français, tu ne peux espérer de rentrer dans la tente de ton père, de le serrer dans tes bras, de t'asseoir auprès de ton Eugénie ; ses yeux ne parleront plus à ton cœur ; jusqu'à ce moment tu avais traversé les grandes eaux, soutenu par l'espérance, comme

la frégate qui, dès le lever de l'aurore, quitte son nid pour parcourir l'immense étendue des mers, et revient le soir se reposer sur le rocher où sont ses enfans; mais à présent tes pieds sont attachés à cette terre étrangère, ils ne fouleront plus l'herbe de la prairie que tu parcourus dans ton enfance; ces colliers, ces bracelets que t'a donnés Odéraï, sont des chaînes qui t'attachent aux bois du Méchassipi. Ton corps est étendu sur une natte d'adoption, et ton cœur vole en France, auprès de ton Eugénie; tu soupires après elle, comme l'enfant abandonné dans les bois soupire après sa mère; il court çà et là pour voir si elle ne vient pas, pousse des cris plaintifs, et se roule sur la terre, accablé par le désespoir.

Pauvre Eugénie, que ton chagrin doit être cuisant! Ah! si tu savais

où je soupire, tu volerais auprès de moi, comme la colombe échappée des mains des chasseurs, vole à tire d'aîle à travers des contrées immenses, sans autre guide que son cœur, jusqu'à ce qu'elle arrive auprès de son époux ! Pauvre Eugénie ! je ne te reverrai que dans le pays des ames ; nos cœurs attirés par l'amour, se reçonnaîtront dans la foule innombrable de celles qui y voltigent sans cesse, comme ces essaims d'atômes qui flottent dans les rayons du soleil ; elles se confondront comme deux flammes, et ne se sépareront plus. Ah ! qu'il me tarde de quitter la dépouille de l'homme ! Marcherai-je encore long-temps triste et solitaire, sur cette terre d'exil ? Et quand entendrai-je à travers le souffle des orages, la voix du grand-être m'appeler auprès de lui ?

Odéraï revint à notre tente ; ses yeux

dissipèrent les ténèbres épaisses qui obscurcissaient mon esprit, comme le soleil chasse les ténèbres de la nuit; elle continua à me parler la langue Nadouessïse; et alors je compris toutes les paroles; elle me répéta les discours, les hymnes que j'avais entendus; sa mémoire était vaste comme le grand lac qui présente tous les objets d'alentour. Lorsqu'elle vit que je parlais parfaitement sa langue, elle me dit :

« Bon ami, ton visage respire la tristesse; des larmes coulent sans cesse de tes yeux, elles brûlent mon cœur : tu es triste comme un jeune faon enlevé des bois; ta tête est penchée, tu ne veux ni boire, ni manger; mes caresses t'effarouchent; tu es étendu sur ta natte, comme un malade qui attend la mort; tu regrettes ton pays, peut-être portes-tu dans ton cœur l'image d'une jeune épouse! dis-

moi ta douleur ; ma main a guéri les plaies de ton corps, mes paroles guériront peut-être celles de ton ame ! »

Les paroles d'un ami s'intéressant à notre sort, sont comme les rayons du soleil, qui fondent les roches de glaces: les paroles d'Odéraï amollirent mon cœur endurci par le choc des tourmens, et le firent fondre en larmes; je la pris par la main, et la conduisis dans un lieu solitaire, sur les bords du grand fleuve; j'étendis ma natte à l'ombre d'un sassafras ; Odéraï se plaça près de moi : assise sur ses talons, immobile, la tête soutenue par ses mains, elle m'écoutait avec l'attention d'un guerrier dans le conseil; lorsque la douleur arrêtait mon récit : « repose-toi, bon ami, disait-elle ; » toute ma joie passée, toutes mes douleurs se peignaient sur son visage. Quand j'eus fini de parler,

elle me dit, en essuyant ses larmes:

« Bon ami, j'ai ri de ta joie, j'ai pleuré de ta douleur; tes paroles ont inondé mon esprit, il ne peut les contenir; la nuit les couvre; je ne les comprends pas. Ton père n'a pas voulu qu'Eugénie fût ton épouse; est-ce que dans ton pays on n'est pas libre d'épouser la femme que l'on aime? est-ce qu'un père peut laisser sa fille brûler d'amour, et souffrir comme un prisonnier au milieu des flammes? Ah! que tu as bien fait de le quitter. Lorsqu'une louve voit l'un de ses petits blessé, elle est inquiète, agitée: elle jette des cris plaintifs: et le père de ton Eugénie a vu d'un œil sec, comme celui d'un guerrier qui tourmente un esclave, sa fille versant des pleurs; il l'a vu brûlée par les flammes de l'amour, dessécher comme une fleur brûlée par le soleil;

il a vu ses yeux s'éteindre, son sein se flétrir ; il a entendu, pendant le silence de la nuit, ses plaintes, ses soupirs, et son cœur ne lui a pas dit : prends pitié de ta pauvre fille ; elle va mourir, si tu ne lui donnes pas l'époux qu'elle aime !

Ton père n'avait-il pas choisi, parmi toutes les femmes, celle qu'il préférait ? pourquoi s'est-il marié, si son cœur n'était pas assez bon pour faire le bonheur de ses enfans? il fallait qu'il apprît le métier de jongleur.

Je te le répète, tes paroles n'entrent pas dans mon esprit ; oh ! que je suis joyeuse de te voir échappé de cet esclavage !

Mais peut-être que ton Eugénie n'aurait pas pu te donner des enfans, peut-être que ses mamelles arides n'auraient pas pu les nourrir ; peut-être ne voulait-elle pas laver les nattes,

travailler au jardin, ou recevait-elle tous les guerriers sur sa couche ?

— Non, douce Odéraï, mais elle n'avait pas assez d'or.

— Quoi ! est-ce que l'on mange aussi de l'or dans ton pays ? mon père m'a dit que certains blancs en étaient si avides, qu'ils brûleraient un homme, s'ils croyaient en trouver dans ses cendres : manges-tu de l'or aussi, bon ami ? hélas ! je n'ai que cet anneau, tiens, le voilà ! »

Odéraï versait des larmes abondantes.

« Mon cœur désirerait, ajouta-t-elle, que tu fusses né d'une Nadouëssise, tu n'aurais pas versé tant de larmes ; tu ne vois jamais les enfans pleurer dans notre pays : ils jouent auprès de leurs parens, qui ne leur disent pas de ces paroles dures, qui percent le cœur. Une mère jette

de l'eau au visage de son enfant irrité, elle éteint le feu de sa colère, il vient s'asseoir auprès d'elle. Ah ! que j'aurais voulu qu'Ourahou fût ton père ! tu aurais bu le plaisir dès ton enfance ; jamais tu n'aurais versé de larmes, tu n'aurais pas été traité en esclave dans la tente qui t'a vu naître ; cet esclavage est le plus dur de tous, les liens qui nous attachent portent sur le cœur. Mais ne te livres pas à la tristesse, tes parens ne passeront pas les grandes eaux pour te ravir ta liberté ; et s'ils venaient, les guerriers les chasseraient de la bourgade !

Ne pleures plus, tes larmes brûlent mon cœur : le ciel n'est pas toujours couvert de nuages, la neige ne couvre pas toujours les montagnes : l'homme qui marche sur la terre est comme le chasseur qui parcourt les forêts : les épines, les troncs d'arbres, lui

écorchent les pieds, il ne trouve pas de fruits ni d'eau pour se désaltérer ; son estomac est déchiré, la soif le brûle, il dort sur la terre humide, le vent et la pluie le gèlent, les animaux le tourmentent ; il croit ne jamais trouver la fin de la forêt ; mais l'espérance le prend par la main, et lui dit: lèves-toi, marches toujours ! Il s'enfonce encore dans les bois, marche encore quelque temps avec courage ; tout-à-coup il se trouve dans une belle prairie, au milieu de laquelle sont les tentes d'une nation alliée ; il va s'asseoir auprès d'un bon feu, sèche ses nattes, fume une pipe, mange à loisir, et s'endort dans une bonne peau d'ours ; alors la joie coule dans son cœur : il voit, derrière lui, la forêt qu'il a traversée, et la prairie lui paraît plus belle ; il dit au Grand être : Je te remercie,

grand-père des hommes! et son ame boit le plaisir. Bon ami, tu as parcouru une forêt sombre, hérissée d'épines ; des ennemis t'ont attaqué : tu as vu autour de toi les cadavres de tes amis étendus sur la terre ; ton estomac a été brûlé par la faim ; mais te voilà dans une belle prairie, auprès de tes parens, qui t'aiment ; chasses les nuages qui couvrent ton esprit ; laisses ma main fondre les glaces de ton cœur ! » Elle appliqua sa main brûlante sur mon cœur, et se leva, en disant : « Allons, bon ami, quitte ta natte de douleur ; efface de ta mémoire le temps qui n'est plus ! commence auprès d'Odéraï une vie nouvelle ! »

Je la suivis jusqu'à la tente de mon père ; elle lui répéta vivement ce que je lui avais dit : à la fin du récit, il se leva furieux, frappa de son casse-tête

le poteau qui soutenait la tente, en s'écriant :

« Que je voudrais pouvoir frapper ainsi la tête dure de ton père, brûler son cœur glacé ! Le Grand-être lui avait-il donné le droit de s'opposer à ton bonheur ? S'était-il dit, en te donnant le jour : je vais faire un esclave ? Avant de prendre une femme, ne devait-il pas se demander à lui-même : serai-je assez doux pour ne lui jamais faire verser de larmes ? Ne pouvais-tu pas lui dire : Tu m'as donné la vie ; ta barbarie me la rend insupportable ; reprends ce fatal présent ; plonges-moi ta dague dans le sein. »

Dès que j'eus versé mes larmes dans le sein d'Odéraï, le fardeau qui pesait sur mon cœur et l'endurcissait, fut soulevé ; il devint sensible comme une plaie dont on a ôté l'appareil ;

le

le choc le plus léger le blessait : un souvenir, une parole tendre d'Odéraï le faisait tressaillir. Elle aimait à me conduire dans le bois de sassafras, où les jeunes gens s'amusaient à la danse, à la course, aux combats ; leur joie me déplaisait, leur danse fatiguait mes yeux et déchirait mon cœur ; je te voyais, ô mon Eugénie ! dansant au milieu de tes compagnes, avec la légéreté d'une biche qui s'amuse à franchir les buissons, et les larmes inondaient mon visage.

Un jour que je rentrais avec Odéraï, dans la tente de mon père, je vis un guerrier assis près de lui ; il tenait un paquet enveloppé dans une peau ; il me le montra, et dit : frère, ceci est à toi. C'étaient mes habits, et tout ce qu'il avait pris dans notre tente, lorsqu'ils tuèrent mes compagnons. J'y cherchai avec une pré-

cipitation inquiète, ton portrait et tes paroles écrites sur le blanc, comme le chasseur cherche un reste de feu dans les cendres de la veille; je les trouvai, et mon cœur tressaillit; mes yeux se remplirent de larmes, comme ceux d'une mère qui retrouve, au milieu des bois, les vêtemens ensanglantés de son fils, dévoré par les ours; elle en ramasse avec soin tous les morceaux, les presse sur son cœur, les mouille de ses larmes, les étend autour d'elle en s'écriant: « il ne me reste que cela de mon fils! » Je pressai ton portrait et tes écrits sur mon cœur, en m'écriant: « il ne me reste que cela de mon Eugénie! »

Mon père, le guerrier et Odéraï étaient assis autour de moi, dévorant des yeux mes effets; je donnai au premier mes boutons de métal; à mon père, mes habits; et à ma jeune

sœur, une pièce de drap écarlate bordé d'or, toutes les pièces de monnaie, pour qu'elle les fìt percer, et les suspendìt à son col; mais elle repoussa ma main, en disant : « Je ne veux pas de ce mauvais génie qui t'a persécuté ; les hommes qui ont faim de cette pierre sont comme des ours affamés qui dévorent leurs petits ».

Mon cœur brûlait d'impatience d'aller dans les bois pour verser des larmes sur ton portrait; je gagnai la forêt, pour y rêver à ma douleur; après quelques instans, j'entendis un bruit léger; je regardai derrière le feuillage, c'était ma sœur que j'apperçus au sommet de la colline; sa taille légère, son sein palpitant se dessinaient sur le sombre azur du ciel. Elle me vit, accourut à moi, comme un jeune faon qui franchit les buissons pour rejoindre sa mère :

« Que fais-tu donc là, dit-elle ? pourquoi sortir de la tente de ton père, et t'en aller dans les bois, sans Odéraï ? Tu laisses ton corps au pied d'un arbre, et tu fais voler ton esprit auprès d'Eugénie ; mais que tiens-tu dans ta main ; est-ce un esprit qui attire tes larmes ? » Je lui donnai ton portrait ; elle le regarda, et resta immobile : « Qu'est-ce cela, bon ami, dit-elle, me fais-tu rêver ?... C'est le visage d'une jeune femme !... Voilà ses yeux !... Elle me sourit ! — Elle parle à mon cœur !... Et je la tiens dans ma main ! je la passe dessus, il n'y a rien ! Est-ce l'ame d'Eugénie ! — Douce Odéraï, c'est son image que tu vois dans cette pierre transparente, comme tu vois la tienne dans les eaux paisibles. — Quoi ! c'est Eugénie ! cette pierre a gardé son image ! qu'elle est belle ! tiens, re-

prends-là ! je n'ose plus la voir ; je n'ose plus la toucher ; elle fait mal à mon cœur ! » Ses yeux étaient remplis de larmes. « Remets cette pierre dans ta natte, reviens à la tente de mon père, il t'attend. »

Quand je fus rentré dans la tente, mon ame était impatiente, comme un jeune faon que des chasseurs ont attaché à un arbre, pour l'apporter vivant à leurs enfans ; elle bondissait, cherchait à rompre ses liens, pour s'en aller dans les bois solitaires faire couler mes pleurs sur ton portrait ; j'attendis que ma sœur et mon père fussent endormis, pour les quitter ; mais Odéraï s'apperçut de mon absence : inquiète comme une mère dont l'enfant est égaré dans la forêt, elle suivit mes pas.

J'avais fait mille détours, afin qu'elle ne pût point me trouver ; cependant

Odéraï reconnut mes traces sur l'herbe, sur le sable; elle vint auprès de moi, la tristesse était peinte dans ses yeux.

« Pourquoi donc, dit-elle, fuis-tu ta mère ? elle t'aime, mais tu ne veux pas la voir; elle n'est pas aussi belle que ta bien-aimée : ton esprit ne peut rester auprès d'elle, ton cœur ne lui parle pas. Bon ami, la beauté passe comme une fleur : c'est d'être aimé, qui fait le bonheur; et je t'aime comme une mère aime son tendre fils! Mais, que tiens-tu dans ta main ? est-ce encore une image de ta bien-aimée qui attire tes larmes?

— Non, douce Odéraï, ce sont ses paroles tracées sur le blanc; toute son ame y est peinte, toutes ses pensées y sont renfermées.

— L'ame de ta bien-aimée peinte sur ce blanc! tes paroles n'entrent pas dans mon esprit.

— Ecoute, belle Odéraï, les guerriers tracent sur une écorce, le cours des fleuves, le signe de leur nation, le nombre des guerriers qu'ils ont tués, les chevelures qu'ils ont enlevées ; les Européens tracent de même leurs pensées sur le blanc.

Répètes-moi donc les paroles de ta bien-aimée. »

Nous revînmes à la tente, et je lui lus tes lettres ; elle s'écria :

« Ontéréé ! Ontéréé ! mon cœur te parle bien plus haut, ne l'entends-tu pas ? Tu es l'ame de ma vie ; quand tu n'es plus auprès de moi, je suis triste comme une femme qui a perdu son époux ; mon ame rampe sur la terre, comme une plante qui n'est pas échauffée par le soleil ; ton image remplit mes yeux, je la porte dans mon cœur ; la nuit, les esprits te présentent à moi, assis sur ma natte,

ou marchant à mes côtés ; quand tu es dans les bois, je suis triste comme un enfant égaré dans la forêt : mes oreilles sont attentives ; le moindre bruit me fait tressaillir ; je crois t'entendre revenir ; et si ce n'est pas toi, mes yeux se remplissent de larmes ; ils se promènent sans cesse sur la prairie, pour te rencontrer ; quand ils te voyent, mon cœur palpite ; il me dit : Odéraï, voilà ton bon ami, prépares sa nourriture ! Tu entres dans la tente, et tes regards brûlent mon cœur ; il bondit de joie, comme un enfant auprès de sa mère ; toute Odéraï est à toi. Mais n'arrête plus tes regards sur ce blanc qui attire tes larmes ; repose-les sur Odéraï, qui t'aime, qui essuie tes pleurs. Bien-aimée est là bas, derrière les grandes eaux, elle ne viendra pas te parler ; les vents ne t'amèneront pas ses pa-

roles : et voilà ta mère auprès de toi : elle t'aime, écoute sa voix ; qu'elle remplisse ton cœur ! »

Les douces paroles d'Odéraï versaient du baume sur mon cœur ; ses tendres regards, et les baisers qu'elle me permettait de cueillir sur ses mains, réchauffaient mon ame glacée par les tourmens, comme les eaux de feu raniment le voyageur gelé de froid.

Mes yeux avaient toujours soif de la lecture de tes lettres ; je m'échappai encore pour aller dans le plus épais des bois, verser dessus mes pleurs ; lorsque je voulus les prendre dans ma natte, je ne les trouvai plus ; mon ame tressaillit ; je revins sur mes pas, je les cherchais dans les herbes, sous les buissons, comme un chasseur affamé cherche l'oiseau qu'il a tué. Tes lettres, ton portrait n'y étaient pas ; mon cœur souffrit

tout ce qu'il avait souffert lorsqu'on nous sépara. Je rentrai dans la tente, portant sur mon ame le fardeau de la douleur.

« Odéraï, dis-je à ma jeune amie, des torrens de larmes vont couler de mes yeux, les plaies de mon cœur vont se rouvrir ; j'ai perdu l'image de ma bien-aimée, j'ai perdu ses paroles écrites ! »

Odéraï rougit ; sa langue était liée par la timidité.

« Bonne mère, lui dis-je, c'est toi qui les a pris dans ma natte, rends-les moi, je t'en prie !

— Ontéréé, mes oreilles sont fermées à tes paroles, assis-toi sur ma natte, mon cœur veut te parler.

Un nuage épais couvre ton esprit, des pleurs roulent sans cesse dans tes yeux ; ton cœur est triste comme celui d'un père qui a perdu son fils, le cha-

grin le ronge ; une mère peut-elle voir son fils dessécher dans son berceau, repousser sa mamelle ; peut-elle voir la mort assise sur sa tête, comme le hibou perché sur l'oiseau qu'il va dévorer ? Non ! Comment veux-tu que mon cœur qui t'aime, comme une épouse aime son époux, puisse te voir t'enfoncer dans les ténèbres de la mort ? je voudrais pouvoir retenir ton esprit prêt à partir pour le pays des ames ; je te prends dans mes bras comme une épouse retient son époux, qui veut partir pour une expédition de jeunes gens ; tu es plus fort que moi, tu me laisses sur ma natte, versant des pleurs ; tu fuis vers le pays des ames : du moins conduis-moi avec toi, car mon ame est attachée à la tienne, et ne veut plus la quitter : c'est cette pierre qui a conservé l'image de ton Eugénie ; ce

sont ces blancs qui ont conservé son ame, qui te desséchaient, comme le soleil dessèche les plantes; j'ai parlé de ta douleur à un vieillard; il m'a couseillé de lui apporter cette image, pour que tu ne visses plus qu'Odéraï.

Bon-ami ! les yeux de cette image ne pleurent pas avec toi, sa bouche ne te parle pas, son sein ne palpite pas; vois les larmes d'Odéraï se mêler à tes larmes, entends son cœur qui te parle sans cesse, vois son sein palpiter de joie quand tu es plus gai; de douleur, quand tu pleures auprès de moi: que je sois ta Bien-aimée! Je ne suis pas aussi belle que ton Eugénie; mais je te l'ai dit, la beauté passe comme une fleur; c'est d'être aimé qui rend heureux, et le feu de l'amour ne s'éteindra jamais dans mon cœur. »

En même temps elle essuya mes larmes; ses paroles plaisaient à mon

cœur,

cœur, comme le murmure d'une eau vive plaît au chasseur altéré.

Odéraï me prit par la main, me ramena à la tente d'Ourahou, et lui dit :

« Bon père, je te ramène ton fils qui fuyait dans les bois, comme un cerf percé d'une flèche court pour éviter la douleur. O mon père ! fais tomber cette flèche, car elle perce aussi mon cœur ! »

Ourahou me dit d'un ton grave :

« Je croyais avoir fait asseoir sur ma natte un brave guerrier qui savait étouffer la douleur ! Mon fils, n'est-il qu'une femme ! Allons, prends courage ! Ton père a vu tomber sur la terre son épouse Wanissa, son fils qu'il aimait dans son cœur ; il a versé des larmes sur leur tombe, sa tête a plié sous le poids de la douleur,

comme un chêne plie sous le poids d'un ouragan : »

En disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes, il prit un air plus calme, et continua ainsi :

« Mais j'ai relevé ma tête, je n'ai pas voulu que les guerriers vissent mes pleurs. Quelquefois j'entends encore gémir autour de moi, les ames plaintives de Wanissa, de mon fils ; leurs voix me font tressaillir ; mais je dompte ma douleur ; je pleurs dans mes mains, parce que je suis homme ; j'essuye mes larmes, parce que je suis guerrier. Allons, mon fils, prends courage : parcours avec fermeté le pénible sentier de la vie ; ne vois-tu pas le grand-père des hommes qui te regarde marcher à travers les épines de la vie, nager dans le lac des peines ? n'entends-tu pas sa voix te dire : courage, mon fils ? ton cœur est brûlé, ton esprit est cou-

vert de nuages; marches toujours! tu arriveras auprès de moi, et alors, je rafraîchirai ton cœur, j'éclaircirai ton esprit: tu n'es qu'au commencement de la route, et tu es essoufié, tu verses des pleurs sur le corps d'une amie qui devait t'accompagner et te récréer dans le voyage; que sera-ce, lorsque parvenu au milieu de ta course tu laisseras derrière toi, étendus sur la terre, les corps de ton père, de ton épouse, de tes enfans? L'homme doit être comme le guerrier attaché au poteau de mort: avant d'arriver près de moi, il voit son corps brûlé, ses membres coupés, étendus autour de lui; il souffre d'horribles douleurs; mais il dévore ses larmes, rit, chante, et meurt en brave guerrier.

Allons, mon fils! sois homme, et ne pleurs pas toujours comme une femme! »

Les paroles de mon père fortifièrent mon ame affaiblie, comme les eaux-de-feu fortifient le chasseur fatigué.

Cependant mes frères les Nadouëssis venaient souvent me chercher, pour aller aux exercices. Je les suivis plusieurs fois, jusqu'aux bords du fleuve; nous tirions des flèches pour percer une feuille, un oiseau qui fendait l'air: nous frappions du casse-tête un tronc d'arbre, à la marque indiquée; nous poussions les différens cris de guerre; puis ils se jetaient dans le fleuve à l'endroit où la rivière y précipite ses eaux bouillonnantes; ils me faisaient nager contre les torrens; ils allaient dans tous les sens, avec autant de vitesse que les poissons, disparaissant sous les eaux, pénétrant jusques dans les antres du fleuve, se plaisant à nager sur la cime des vagues écumantes, à poursuivre, avec la rapidité de l'oiseau,

une branche entraînée par les torrens; luttant contre les masses de débris et les arbres déracinés, que la rivière précipitait dans le fleuve.

Les femmes nageaient plus loin dans une anse paisible, entourée d'arbres touffus, tenant leurs petits enfans dans leurs mains, les laissant voguer devant elles; ces petits enfans remuaient leurs bras, soutenus par la nature, comme le jeune faon qui, pour la première fois, traverse le fleuve auprès de sa mère.

Je revenais avec eux à la tente d'Ourahou, ils lui disaient que je serais bon chasseur et bon guerrier. Odéraï sautait de joie, et pour me délasser, elle me frottait les membres avec de la graisse d'ours, me donnait des fruits rafraîchissans.

Pendant les huit premières lunes de ma captivité, l'ennui avait desséché

mon esprit, parce que mon ame n'était pas encore accoutumée aux mœurs sauvages, mais peu à peu je les trouvai préférables mille fois à celles des Européens, et je ne fus plus étonné de ce que beaucoup d'entre eux quittaient leurs maisons pour venir s'asseoir sur les nattes des Indiens qui, libres comme les oiseaux, ne connaissent d'autres liens, que ceux qui unissent les hommes pour l'utilité commune, et n'ont pas de passion plus ardente que l'amour de la patrie qui les dirige dans toutes leurs actions. Mes besoins diminuèrent à mesure que je me rapprochai de la nature, je ne regrettai plus cette foule d'habits, d'instrumens et d'outils dont je n'avais pu me passer d'abord, et qui me seraient devenus embarassans; je ne regrettais que ma patrie dont le souvenir me faisait sans cesse verser des larmes. La perte de

mes livres me fut également sensible; ils avaient été ma seule ressource, mes seules consolations pendant les pénibles années de ma jeunesse.

J'y suppléai en écoutant les récits des vieillards, les discours des orateurs et les délibérations du conseil; en contemplant la nature dans cette délicieuse contrée.

J'aimais sur-tout à aller de cabane en cabane, visiter mes frères; la paix qui y régnait calmait mon cœur, leur stoïque et douce tranquillité appaisait les feux d'une imagination trop ardente. Mon esprit, au lieu de parcourir les sentiers vagues et incertains de l'espérance, se reposait sur leurs nattes où le bonheur était assis. J'aimais à voir les femmes travailler avec activité, des enfans courant à quatre pattes sur les nattes, essayant de marcher debout en tenant leurs bras élevés, jouant

entre eux, se roulant les uns sur les autres, et contractant ainsi cet attachement invincible qui fait de toute une nation, une seule famille. Le père les contemplant avec délices, quittait les flèches ou les casse-têtes qu'il façonnait avec un art admirable, pour se joindre à leurs jeux, s'étendre sur la natte. Tous grimpaient sur lui, l'un pour se mettre à cheval sur ses épaules, l'autre pour jouer avec les ornemens de sa tête, celui-ci pour essayer de soulever l'une de ses jambes; je croyais voir l'Hercule des Européens, jouant avec les amours : le plus âgé répétait avec lui les chansons de guerre, et les femmes cessaient leurs travaux pour l'écouter, riant aux éclats de ses fautes.

L'ame des sauvages est extrêmement sensible; la musique fait sur eux une impression profonde qui va jusqu'au délire. Un habile musicien parcou-

rerait, sans danger, l'Amérique entière, feroit rassembler autour de lui toutes les hordes sauvages, et recueillerait dans sa route une quantité prodigieuse de présens. J'avais composé avec des roseaux une petite flûte, dont le son aigu flattoit les oreilles de mes frères. J'inventai quelques danses, et les leur appris : ils s'y livrèrent avec fureur dansant au son de mon instrument, tant que mes forces pouvaient me permettre de les accompagner. A la fin, enivrés de plaisirs, ils m'offraient en présent, tout ce qu'ils possédaient, et leurs plus belles filles, non pas qu'ils eussent le droit de disposer de leurs cœurs, mais parce que ces jeunes Indiennes, séduites par les charmes de ma musique, voulaient toutes m'avoir pour époux.

« Mon frère, me disait chacun d'eux, tu as fait couler la joie dans

mon cœur, tu as imprimé le plaisir à tous mes nerfs, tout ce que je possède est à toi, ma fille t'aime, sois son époux, elle te rendra le plaisir que tu nous a fait? »

J'acceptais tous leurs présens, et les leur restituais, en me servant de l'usage des Indiens qui font passer le don qu'ils ont reçu de main en main jusqu'à ce que celui qui en a besoin le garde. Odéraï se chargeait de reconduire les jeunes filles à la tente de leurs parens. Lorsqu'il mourait quelqu'un, ils venaient me dire : « frère, un tel vient de perdre sa femme ou son enfant; le chagrin dévore son cœur; viens le chasser avec le son de ton instrument ! » J'allais chez l'infortuné; je le trouvais immobile, la tête dans les mains : les sons aigus de ma flûte l'arrachaient peu à peu à sa douleur, et portaient l'heureux oubli de

ses maux au point de le faire danser avec ses amis ; je sortais accablé de présens ; répandant ainsi la gaieté qui ne pouvait entrer dans mon cœur.

NEUVIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

UN jour je vis entrer dans la tente d'Ourahou, un jeune voyageur, grand et bienfait, qui déposa son paquet de peau, ses armes, ses provisions sur la terre, et dit : « mon père, belle Odéraï, me voilà de retour de l'Ouest. » Ils répondirent : « cela est bien ; assieds-toi ! » Il s'assit sur la natte, Odéraï lui frotta les membres avec de la graisse d'ours, Ourahou lui présenta une pipe qu'il fuma toute entière, sans parler : quand elle fut consumée, on lui offrit du bouillon et des viandes cuites avec du riz. Il les mangea lentement et en si grande quantité, que je vis bien qu'il

était à jeun depuis long-temps, et qu'il n'allait si lentement, que par tempérance ; lorsqu'il eut fini, Ourahou, en me montrant à lui, dit :

« Omourayou, voilà ton frère de retour du pays des ames.

— Ah ! que je suis content, s'écria le jeune homme ! quand tu fus parti, j'entrepris le voyage au pays de l'Ouest ; j'espérais y rencontrer la mort, et que mon ame retrouverait la tienne ; mais tous les peuples de ce pays m'ont tendu la main, m'ont fait asseoir sur leurs nattes, fumer dans leur calumet et danser avec leurs filles ; mon cœur m'a dit : ne tue pas ces bonnes gens, retourne plutôt dans ton pays, la guerre viendra, tu mourras pour ta nation et tu partiras, avec plus de gloire, pour le pays des ames. Je me suis hâté de revenir ; je te trouve assis sur la natte de mon ami, tu le remplaces dans mon

cœur, mon ame ne veut plus partir ; elle restera unie à la tienne, comme deux arbres qui ont crû ensemble, et dont les branches enlacées, les troncs unis, ne peuvent plus être séparés. »

Les paroles de ce jeune homme pénétrèrent dans mon cœur ; je sentis s'y allumer le feu de l'amitié la plus vive, pour ce jeune guerrier, dont la figure annonçait la franchise et la bonté ; je lui serrai la main, et lui donnai le sabre qu'un Indien venait de me rapporter : il défit son paquet, m'offrit une belle peau d'ours, donna à ma sœur un beau collier de perles, à mon père une hache de fer achetée des hommes barbus. Il sortit ensuite pour aller voir ses amis et la jeune Omaïra qu'il aimait ; il revint bientôt à la tente de mon père qui le fit coucher sur sa natte et demeurer avec nous.

Omourayou se plaisait à nous ra-

conter ses voyages, nous l'écoutions en silence, nous amusant à tresser des nattes, tourner des pots de terre, ou faire des flèches. Notre vie s'écoulait paisiblement comme un ruisseau, lorsque le Grand-chef fit publier la délibération du conseil général des tribus assemblées, portant invitation à la grande chasse; les Indiens ne connaissant pas d'ordres supérieurs, et n'obéissant qu'à des invitations qui ont pour but l'utilité générale.

Nous nous préparâmes à cette affaire importante par un jeûne rigoureux de plusieurs jours. Ourahou et le jeune guerrier ne mangèrent rien, ne burent pas une goutte d'eau : Odéraï me donnait, pendant qu'ils dormaient, un potiron cuit sous la cendre, pour m'aider à soutenir cette longue abstinence. Quand la faim eut affaibli l'esprit de mon père, il eut des rêves; je

l'entendis pendant la nuit, murmurer et parler beaucoup: lorsqu'il se réveilla, il nous dit qu'il avait vu un pays rempli de gibier; il alla répéter son rêve; et plusieurs guerriers ayant vu le même pays, sans doute parce qu'il était réellement le plus fécond, ils en conclurent que les esprits leur indiquaient ce lieu qui fut choisi pour le rendez-vous général.

Avant le départ, mon père invita les guerriers de la bourgade à un festin: nous allâmes à la chasse, et rapportâmes des daims et des ours; Odéraï et ses compagnes en firent bouillir les chairs avec du riz dans de grands plats de terre, et rôtir une partie sur un brasier avec des broches de bois soutenues par des fourches; d'autres morceaux furent cuits dans des trous creusés en terre, et qu'elles avaient échauffés avec de la braise.

Quand les viandes furent cuites, la tribu se rassembla sous l'ombrage des grands platanes qui bordent le fleuve. Mon père, mon ami et moi, étions revêtus de nos plus beaux habits : Odéraï était belle comme un esprit, elle portait sur ses épaules, un manteau de drap bleu de ciel, bordé de franges d'or ; les monnaies que je lui avais données, étaient suspendues à des colliers de coquilles, et la plus grande au collier de perles qu'elle avait reçu d'Omourayou : quelques taches rouges placées sur ses tempes et sur son front, faisaient briller ses yeux d'un doux éclat ; ses cheveux, ornés de plumes brillantes, étaient recouverts d'un duvet de cigne plus blanc que la neige : elle souriait à tous ceux qui la regardaient : j'aimais à l'observer ; au milieu de ses plus graves occupations, ses regards s'arrêtaient toujours sur moi.

Les hommes s'assirent en cercle sur le gazon, passant tour à tour au milieu pour danser avec force, en célébrant leurs exploits avec la vigueur et la constance des vents qui battent les flancs d'un rocher : ils imitaient les gestes et les cris d'un guerrier qui se bat, arrache une chevelure ; ou ceux d'un chasseur qui poursuit le gibier, et se met en embuscade pour le surprendre. Ourahou célébra ses exploits, Omourayou chanta ses voyages ; gravissant les rochers, traversant un torrent à la nage, parcourant une sombre forêt. Les guerriers applaudissaient à chaque stance, par des cris qui frappaient les montagnes. Je chantai les rigueurs du froid que j'avais éprouvées dans le nord, les tourmens que j'avais soufferts, la générosité d'Odéraï, la bonté des Indiens et leur bravoure. Odéraï était à quelques pas de nous,

avec ses jeunes compagnes, qui formaient un autre cercle; toutes dansaient avec beaucoup de grace, se tenant droites comme une fleur qui tourne sa tête vers le soleil; leurs bras tombaient légèrement à leurs côtés, elles remuaient rapidement leurs pieds, sans faire un seul pas, mais en les tournant, et les faisant toucher alternativement par les talons et par les deux bouts, glissant ainsi sur la terre en élevant la tète avec les graces, la légèreté d'un cigne qui vogue au milieu des roseaux : elles se séparaient, se réunissaient, puis se séparaient encore, sans jamais se tromper de place : leurs voix mélodieuses s'élevaient vers le Grand-être comme celles des hirondelles qui, rassemblées sur un rocher, au lever de l'aurore, voltigent çà et là, s'éloignent, se rassemblent, et chantent, toutes à la fois, les

louanges du père des hommes. Trois musiciens les accompagnaient, en marquant la mesure avec un tambourin, un chichicoué ou callebasse remplie de cailloux, et un fifre de roseau. Ces sons réunis et répétés par les échos formaient un concert délicieux au sein de ces paisibles vallées.

Lorsque la danse fut finie, chacun s'assit autour des mets posés sur la terre : Omourayóu et Odéraï se placèrent auprès de moi ; ma jeune sœur me montrait des yeux à ses compagnes ; elle était joyeuse comme une mère qui montre son enfant à ses amis. Ourahou revêtu d'une partie de mes vêtemens, distribuait les viandes, tirait de la chaudière des cuisses, des épaules, pour en donner une à chaque guerrier. Je crus qu'après un si long jeûne, ils allaient les dévorer ; ils mangèrent très-doucement, sans prononcer une

parole, buvant à longs traits le bouillon chaud que les femmes puisaient avec des pots de terre.

Ourahou, pendant ce temps, chantait les exploits des guerriers de la bourgade. Chaque convive dévora une énorme quantité de viande et de riz; je ne concevais pas comment leurs estomacs pouvaient contenir tout ce qu'ils mangeaient. Lorque le repas fut fini, la lune vint éclairer cette scène; les hommes et les femmes réunis dans une petite vallée, élevèrent leurs voix vers le Grand-être, et chantèrent cette hymne en son honneur.

CHŒUR.

Grand-être! ouvre tes oreilles, afin que les paroles de tes enfans ne tombent pas sur la terre!

LES HOMMES.

C'est ta main puissante qui a attaché

au ciel les globes de feu qui nous éclairent. C'est ton haleine qui enfante les vents : lorsque le tonnerre gronde, c'est ta voix qui fait retentir les airs. Ce sont les éclairs de tes yeux qui parcourent les airs en longs traits de feu.

Les Femmes.

C'est le doux éclat de tes yeux qui remplit l'air d'une douce chaleur, aux premiers jours du printemps; qui fait fondre la neige des montagnes, pénètre la terre, réchauffe les graines et les animaux engourdis, ranime la nature; comme les regards d'un époux embrasent le cœur de son épouse.

Les Hommes.

C'est ton doigt qui a tracé sur la terre le lit des fleuves depuis leurs sources, jusqu'au grand lac : c'est toi qui as élevé les montagnes, et les a couvertes de forêts, pour arrêter les nuages, remplir les rivières d'une eau toujours nou-

velle. C'est toi qui fais soulever les flots en vagues écumantes, lorsque tu te promènes sur les eaux qui fléchissent sous tes pieds, et se courbent avec respect autour de toi.

Les Femmes.

C'est toi qui allumes dans nos cœurs, le feu de l'amour; qui nourris dans nos flancs les fruits de l'hymen; qui remplis nos mamelles du lait qui les alimente: tu leur donne la force de s'attacher à nos épaules, pour sucer nos seins: tu les tiens par la main quand ils commencent à marcher sur les nattes de leurs mères.

Les Hommes.

C'est toi qui fais arriver les nuages du pays de l'ouest, les rassembles comme les vapeurs de la chaudière, et les fais retomber en gouttes abondantes sur la terre qu'elles arrosent. Tu nourris dans ces vastes prairies,

d'immenses troupeaux, sur les lacs des milliers d'oiseaux aquatiques; et deux fois, pendant que le soleil fait sa course, tu les disperses et les conduis par les mêmes routes, dans toutes les parties de nos contrées, pour nourrir tous tes enfans.

LES FEMMES.

C'est toi qui étends sur la terre le lit de mousse et de verdure sur lequel dorment tous les êtres; tu couvres les arbres de fleurs et de fruits; tu donnes aux plantes la propriété de guérir nos blessures, et ce doux parfum dont l'air est embaumé au coucher du soleil. Tu fais germer dans le sein de la terre les graines que nous plantons, tu soutiens leurs tiges agitées par les vents. C'est ta main qui a peint le plumage des oiseaux; tu leur as donné une voix mélodieuse pour égayer le silence des bois et récréer tes enfans dans leurs rêveries.

LES HOMMES.

Nous allons recueillir les présens que tu nous envoies ; conduis avec ton souffle, nos flèches légères, portes nos barques sur les eaux, écartes les troncs d'arbres qui pourraient les crever, nettoies les forêts des ronces et des épines qui embarrassent la route ; prépares un chemin uni et sans pierre à travers les montagnes ; commandes à la lune de nous éclairer, aux vents de nous souffler au visage, pour que les animaux n'entendent pas notre marche et ne nous sentent pas ; fais tomber beaucoup de gibier sous nos coups, pour que tes enfans ne meurent pas de faim pendant l'hiver !

LES FEMMES.

Nos époux vont à la chasse ; écartes les serpens qui pourraient les piquer, les troncs d'arbres qui pourraient dé-

chirer leurs jambes ; éloignes les ennemis qui pourraient les surprendre ; donne-nous la force de les suivre, soutiens-nous lorsque nous serons courbées sous le poids du gibier.

CHŒUR.

Grand-être ! ne laisses pas tomber les paroles de tes enfans sur la terre ; leurs ames s'élèvent vers toi, comme les aigles qui percent les nuages, pour s'approcher du soleil. »

Lorsque cet hymne fut chanté, ils se retirèrent dans les bourgades, et le lendemain, dès la pointe du jour, nous levâmes nos tentes, pliâmes les peaux, et les chargeant sur nos épaules avec tous nos ustenciles, nous partîmes ensemble pour aller au lac *des bois*, lieu du rendez-vous général.

Odéraï nous suivit pour préparer nos mets ; elle portait aussi la peau de la tente, et ses hardes. Nous marchâ-

mes vers le Nord sans autre guide que le soleil, et les cinq étoiles, qu'ils nomment la Grande-ourse, les Trois-chasseurs et la Chaudière.

Lorsque le soleil ne brillait plus, nous reconnaissions notre route au vol des oiseaux, aux écorces des arbres plus brunes, plus fortes du côté du Nord, et recouvertes d'une mousse épaisse. Nous traversions en droite ligne, les lacs, les forêts, les rivières; nous gravissions les montagnes, sans jamais nous détourner. La fatigue me faisait souffrir dans tous mes membres, mais Odéraï marchait gaiement auprès de moi; son exemple me donnait du courage: lorsque la lune paraissait, nous dressions nos tentes dans une prairie, ma sœur me frottait avec de la graisse d'ours, et la fatigue ne me tourmentait plus.

Enfin nous arrivâmes au lac *des bois*

à travers les épaisses forêts dont il est entouré. Les chasseurs des douze autres tribus s'y étant rendus, la chasse commença dans une vaste prairie qui se terminait sur les bords du lac, d'un côté, et de l'autre, à la gorge d'une vallée couverte de bois; c'était le lieu indiqué par mon père. Mes frères qui dans leurs tentes, étaient indolens comme des ours engourdis par le froid, restant toujours assis sur leurs nattes, pour fumer, se réveillèrent, et devinrent agiles comme des cerfs. D'abord ils entourèrent la prairie, pour forcer les buffles à fuir par la vallée, en mettant le feu aux herbes qui couvraient la terre. Les troupeaux accumulés dans cette gorge étroite, tombaient percés de flèches.

Le lendemain on entoura une vaste prairie qui bordait le fleuve, des pirogues remplies de chasseurs étaient

cachées dans les roseaux ; et lorsque les animaux que nous chassions devant nous en poussant de grands cris, voulaient passer l'eau, nous les percions de coups. On cerna de la même manière les lacs , tandis que des pirogues battaient les roseaux : les cris des chasseurs frappaient les montagnes ; les oiseaux aquatiques, les cignes, les canards, les pluviers, les sarcelles, les poules d'eau effrayés voltigeaient au dessus du lac dont la surface était bientôt couverte de leurs corps. Toutes les nuits, on allumait de grands feux pour écarter les moustiques qui venaient en tourbillons, se précipiter sur nous ; la flamme s'élevait au dessus de la forêt qu'elle remplissait de lumière, éclairant la cime des montagnes et des rochers. Le lac paraissait tout en feu ; la beauté de ce spectacle,

les tendres discours d'Odéraï me ravissaient.

Lorsque la lune n'éclairait pas la terre, nous nous dispersions dans les bois, à la lueur des vers luisans semblables à de petites lampes éparses sur la terre; nous prenions les faisans, les poules-des-bois endormies sur les arbres. Les chasseurs pour conserver le gibier, jetaient leurs filets, et prenaient une grande quantité de poissons, que les femmes faisaient sécher.

J'aimais à aller après le repas, m'asseoir à l'ombre d'un sassafras, avec ma jeune sœur; l'aspect de ces lieux enchantés plongeait mon esprit dans de douces méditations sur le grand-être dont je parlais souvent à Odéraï. Je désirais connoître les opinions religieuses des Indiens : la franchise d'Odéraï, son esprit, son bon cœur me promettaient des réponses satisfaisantes; je lui dis : « bonne-amie,

mon cœur veut te parler, ne laisses pas tomber ma voix sur la terre! Dis-moi comment les yeux de ton esprit voient le Grand-être.

— Bon-ami, comment peux-tu demander cela à une jeune femme dont les yeux sont éblouis par l'éclat de tes yeux? comment oserai-je les élever vers le Grand-être, ses regards les brûleraient comme ceux du soleil brûlent les yeux des enfans qui s'amusent à le fixer.

—Mais, douce Odéraï, ne pourrais-tu pas me tracer une image du grand-esprit?

— Oh oui, Bon-ami, surtout depuis que je t'ai vu; tu es à mes yeux, l'image du Grand-père des hommes; il est beau comme toi, tous ses membres sont bien faits comme les tiens, ses regards qui s'étendent d'un bout de la terre à l'autre, comme toi qui

l'as parcourue, voient tous ses enfans avec la douceur qui brille dans tes yeux lorsqu'ils s'arrêtent sur moi; sa voix est douce, elle pénètre dans le sein de la terre, se fait entendre à tout ce qui est, comme la tienne pénètre dans mon cœur; ses bras s'étendent sur tous les hommes, comme les tiens, lorsque tu prends les mains d'Ourahou, d'Omourayou, les miennes, et que tu les presse sur ton sein. Son esprit est vaste comme le tien; il renferme tout, il sait tout: son cœur est bon, il voudrait que tous les hommes fussent heureux, et s'aimassent en frères; il les chérit dans son cœur, comme tu aimes Odéraï; lorsqu'il voit leurs membres couverts de plaies, lorsqu'il entend le cri de mort, ses yeux se remplissent de larmes, son ame tressaille, il pleure comme tu pleurais sur ta natte des bois, en pensant à ton

Eugénie : c'est lui qui a fait tout ce qui plaît à nos yeux, tout ce qui flatte les oreilles, tout ce qui plaît à la bouche; il orne les plantes et les arbres de fleurs, comme toi, Bon-ami, qui aimes à me donner des pièces de drap rouge à franges d'or pour que je paraisse plus belle : Bon-ami, tu es pour moi le portrait du Grand-être, comme cette eau vive était pour toi le portrait de ton Eugénie : je t'aime dans mon cœur et t'honore dans mon esprit, comme l'image vivante du Grand-père des hommes.

— Odéraï, tes paroles plaisent à mon cœur ; mais écoute-moi toujours, qui est-ce qui fait souffrir les hommes, les attache au poteau de mort, et les tue, en leur portant des coups qui font souffrir tous leurs membres ; qui est-ce qui lance la foudre, bouleverse les eaux du lac et engloutit les pirogues?

— Bon-ami, ce sont les mauvais génies qui détestent les hommes et les tourmentent sans cesse : ce sont eux qui les attachent au poteau de mort, et font perdre l'esprit aux bourreaux qui les tourmentent ; ce sont eux qui t'ont enlevé de ton pays, mais le Grand-être, plus puissant, t'a arraché de leurs mains, pour te placer sur la natte du bon père Ourahou, auprès d'Omourayou et d'Odéraï qui t'aiment.

— Si le Grand-être est plus puissant que les mauvais génies, pourquoi souffre-t-il qu'ils tourmentent les hommes ?

— Le voyageur qui a couru les bois pendant la pluie, dont les jambes ont été déchirées par les épines, trouve sa tente plus belle, sa peau d'ours plus molle ; lorsque tu rentres fatigué dans la tente, après une longue absence, tes regards sont plus agréables à mes

yeux qui ont soif de te voir, tes paroles sont plus agréables à mes oreilles, qui ont faim de t'entendre : de même les hommes, après avoir long-temps souffert, trouveront plus belle la prairie dans laquelle le Grand-être les attend. Le gibier y sera très-abondant ; ils y chasseront à leur gré ; les femmes danseront, sans être obligées de labourer la terre ; ils s'aimeront toujours, sans que le feu de l'amour puisse s'affaiblir. le père des hommes allumera dans leurs cœurs une flamme qui ne s'éteindra jamais, donnera à leurs nerfs la force d'être toujours agités par le plaisir.

— Mais pourquoi n'a-t-il pas écarté les ronces et les épines qui embarrassent le chemin de la vie ?

— La vie n'est qu'un songe, et la mort un réveil ; les maux passent avec la rapidité de l'oiseau qui vole, sans

laisser de traces après lui : regarde derrière toi, vois-tu les tourmens que tu as soufferts ? si tu les apperçois, ce n'est qu'à travers un nuage. Et le Père des hommes n'a-t-il pas placé sur leur route des tentes où ils s'arrêtent et boivent le plaisir ; ne leur a-t'il pas donné des parens, des amis qui les soutiennent, quand le souffle des esprits est prêt à les renverser ; une femme qui arrache les épines de la vie ? ne leur a-t-il pas donné une ame que tous les tourmens ne peuvent détruire et qui s'asseoira un jour auprès de lui ?

— Oui, mais quand la femme qui le rendait heureux tombe à ses côtés, et qu'il ne peut la relever, il continue sa route, mais l'ennui pèse sur sa tête, le chagrin ronge son ame, il s'arrête à chaque instant pour verser des larmes.

— Tu me parle de tes peines ! n'as-tu pas trouvé une bonne mère qui a fermé tes plaies ?

— Oui,

— Oui, belle Odéraï, mais si tu tombais auprès de moi, si ton père, si mon jeune frère Omourayou, ta sœur Omaïra tombaient à mes côtés, je resterais étendu sur la route, comme un faon qui ne peut suivre sa mère poursuivie par les chasseurs.

— Tu parles en femme qui voit tous les dangers, et non en guerrier qui les brave : si nous mourions avant toi, nos ames voltigeraient autour de ta natte, elles te diraient : courage, Bon-ami, marches sans cesse, tu n'es pas loin encore du pays des ames, tu vas bientôt y entrer, tu te reposeras sur une bonne peau d'ours, dans la tente de ton père, de tes parens, auprès de ton Eugénie et d'Odéraï, tu les aimeras dans ton cœur, comme tes épouses, et nos ames seront réunies comme des flammes qui se confondent.

— Douce Odéraï, tes paroles me

plaisent autant que le chant des oiseaux, mais écoutes toujours les miennes. »

Je voulus lui expliquer les phénomènes de la nature ; elle mit sa main sur ma bouche : « Bon ami, dit-elle, tes paroles n'entrent pas dans mon esprit, tu veux que je le fasse marcher dans ces ténèbres ; mais je plairai plus au Grand-être en faisant des nattes pour Ourahou ; quand j'aurai été l'épouse d'un bon guerrier, que j'aurai allaité mes enfans ; quand mes filles seront mariées, et que je les aurai aidées à nourrir aussi les leurs, alors le Grand-être m'appelera à lui, et pour me récompenser d'avoir été bonne fille, bonne épouse et bonne mère, il fera voir à mon esprit tout ce qui est ; mais à présent qu'il est enveloppé dans mon corps, il ne peut s'élever au-dessus de la terre ; il est

comme l'oiseau-pêcheur qui rase les eaux à travers les arbres ; s'il veut s'élever plus haut, les vents le culbutent, rompent ses aîles, et le jettent dans la rivière. Si je voulais faire marcher mon esprit dans les ténèbres qui couvrent la cause de tout ce qui est, il s'égarerait comme celui des jongleurs qui, occupés sans cesse à parler, disent-ils, aux esprits, perdent leur bon sens, ne voient plus clair dans les bois, pour aller à la chasse ; leurs mains ne savent pas tirer un arc, ils ne savent pas tresser un filet, conduire une pirogue ; ils se croient au-dessus des autres hommes, et ils sont inutiles à la nation qui est obligée de les nourrir pour les empêcher de faire le mal.

— Tu n'honores donc pas les jongleurs dans ton esprit ?

— Non, Bon ami, ni moi, ni mon

père, ni tous ceux de ma nation qui veulent penser; leurs oreilles écoutent, disent-ils, les paroles des esprits, et ils n'entendent pas celles de leurs parens qu'ils abandonnent: ils ne veulent pas avoir de femmes ni d'enfans dans leurs tentes, parce qu'ils les étourdiraient, mais ils vont pendant la nuit, dans la tente des jeunes filles; ils enlèvent des enfans tout élevés, les emmènent dans les bois pour leur communiquer leur folie: ils ne vont pas à la chasse, mais ils prennent le plus beau gibier de ceux qui ont l'esprit endurci: ils ne vont pas à la guerre, parce qu'ils craignent de mourir, mais ils excitent les nations à se battre pour que l'on donne aux esprits, des présens dont ils s'emparent; ce sont, ou des fourbes qui menacent de la colère des mauvais génies pour qu'on s'adresse

à eux, ou des insensés qui ont une fièvre chaude : je ris des premiers, je plains les autres, et les méprise tous ; ce sont des hommes de peu de valeur. »

Je lui parlai de la religion chrétienne ; mais elle ne m'écouta pas et dit seulement, à propos des mystères : « J'avais entendu répéter toutes ces choses à mon père, j'avais peine à le croire, mais je vois bien que c'est la vérité : c'est ce qui fait que les Européens sont si méchans ; quand ils sortent de ces boîtes où ils se sont enfermés avec une robe-noire ou un pied-nud, ils croient que toutes leurs fautes sont oubliées, ils en commettent de nouvelles ; après qu'ils ont mangé leur dieu, ils se croient supérieurs aux autres hommes ; les Espagnols, qui ont massacré tant de malheureux Indiens, commen-

çaient par avaler de ce pain, avant de les tuer, puis ils se disaient : à présent que nous avons mangé notre dieu, nous pouvons bien manger des hommes.

Le Grand-être n'a pas voulu me tromper ; il m'a donné des yeux pour voir ce qui est, et non pour voir une montagne où il n'y a qu'un arbre ; un dieu, où il n'y a qu'un morceau de pâte. Mes pères m'ont dit que le Grand-être recevrait dans le pays des ames tous les guerriers morts dans les combats, tous les vieillards qui auraient défendu leur nation dans les conseils, les femmes fidelles à leurs maris, les jeunes filles qui auraient respecté leurs mères, et tous ceux qui n'auraient jamais fait de mal aux hommes ; j'ajoute foi à leurs paroles, et ne crois pas aux folies des Robes-noires. »

Nous rentrâmes dans la tente pour nous reposer ; j'étais du côté de mon père, Odéraï dormait à l'autre bout de la tente, le feu était couvert, la lune était au milieu de sa course, lorsque j'entendis quelqu'un qui entra doucement, s'approcha du feu, et alluma une petite lampe ; je reconnus un jeune Nadouëssis paré de ses plus beaux vêtemens ; il tenait sa lampe dans le creux de ses mains jointes, et s'approchant de la natte d'Odéraï, il écarta doucement la pièce de drap qui enveloppait sa tête, jusqu'à ce qu'elle fût réveillée ; lorsqu'elle le vit, elle détourna la tête, le jeune homme éteignit sa lampe, et s'en alla. Je crus que c'était un amant d'Odéraï, mais il en vint plusieurs autres que ma jeune sœur repoussa ; lorsque les ténèbres furent chassées par l'aurore, nous revînmes

à la chasse ; j'étais seul avec Odéraï, dans une pirogue, je la conduisis sous la voûte épaisse que de jeunes arbres formaient au-dessus des eaux, dont leurs longues branches carressaient la surface, et je lui parlai de la visite des jeunes gens.

— Bon-ami, ce sont des guerriers qui cherchent le plaisir ; les filles qui se laissent enivrer par leurs paroles semblables aux eaux de feu, les reçoivent sur leurs nattes, comme des époux, et boivent ensuite le suc de certaines plantes, pour effacer leurs fautes.

— Tu n'as donc pas voulu boire des eaux de feu ? »

Odéraï rougit, versa quelques larmes et me dit en pressant doucement ma main sur son sein : « tes paroles me blessent le cœur, et tu n'as jamais entendu les miennes ; je croyais que

tu me voyais telle que je suis, mais je me suis trompée! Les jeunes filles qui reçoivent ces guerriers, ne les aiment pas, elles n'aiment qu'elles, elles lavent leur faute avec du suc de plantes, mais elles ne peuvent le cacher à leurs propres yeux, elles ne peuvent mettre la main sur la bouche de leur cœur, ni l'empêcher de crier : *tu as mal fait !* Cette voix doit les troubler, elles ne peuvent pas marcher la tête haute, dans les sentiers de la bourgade; il faut qu'elles se détournent à la vue du guerrier qui s'est assis sur leurs nattes, car, alors, elles ne sont plus enivrées, elles voient leur faute, & les yeux du guerrier qui sourit lui disent : *tu es une femme de peu de valeur.* Je ne pourrais vivre dans la bourgade, s'il me fallait ainsi quitter la route; j'aime à marcher la tête droite, com-

me une femme qui ne craint les reproches d'aucun guerrier. »

Pendant qu'Odéraï parlait ainsi, je vis un orignal qui paissait sur le vallon, elle me dit de le poursuivre, nous sautâmes de la pirogue, je le chassai avec la rapidité de l'oiseau; Odéraï ne pouvant me suivre, se reposa au pied d'un sassafras que ses fleurs faisaient briller au milieu de la forêt. J'atteignis l'orignal, le perçai de flèches, et le fis rouler sur la colline. J'appelai Odéraï, pour qu'elle vînt m'aider à le porter jusqu'aux rives du lac; ma voix frappa les montagnes, les échos répétèrent au loin : Odérai! Odéraï! mais ma jeune sœur ne répondit pas; je courus à l'arbre, près duquel je l'avais laissée, elle n'y était plus; je trouvai son panier, et à quelques pas, sous l'herbe, un casse-tête, d'une structure différente

de ceux des Sioux ; j'allai aux tentes, en criant toujours : « Odéraï ! Odéraï ! » Quand mes frères me virent, ils me demandèrent où était ma sœur, je leur montrai le casse-tête, ils dirent : « des chasseurs Chippewais ont enlevé ton Odéraï, courons après eux. » Et sur le champ, douze jeunes guerriers à la tête desquels était Omourayou, se mirent avec moi, à leur poursuite. Il reconnut des traces sur l'herbe, me les montra en disant : « frère, les larmes qui remplissent tes yeux t'empêchent de voir Odéraï portée par les Chippewais, tu ne vois pas ces traces d'un guerrier chargé d'un fardeau qui l'empêche de courir ! Prenons cette route ! » Nous courûmes en suivant ces traces presqu'invisibles marquées sur le sable, l'herbe, les feuilles mortes, et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'effacer : les bran-

ches dérangées suffisaient seules pour nous conduire à travers les bois en marchant tous d'un pas égal, mais très-précipité : nous traversâmes plusieurs rivières à la nage ; le soleil nous vit quatre fois parcourant ainsi les forêts, les lacs, les prairies, nous reposant à peine, pour boire du jus des érables, et dévorer quelques grains de riz sauvage. Je n'espérais plus retrouver Odéraï, mon ame rampait sur la terre comme une vigne qui n'a plus d'appui ; car lorsqu'elle était sur ma natte, mon cœur était moins triste, je pensais à toi, Eugénie, je te pleurais toujours ; mais elle était près de moi comme une bonne mère qui cherche à consoler son fils de la perte de son amante, le presse sur son sein et lui dit : « tu as un cœur qui t'aime, qui te sera toujours fidèle ! » quand j'eus perdu Odéraï,

toutes les plaies de mon cœur se rouvrirent, il me semblait que je venais de te quitter; j'étais triste comme un infortuné qui perd à la fois son épouse et sa mère; je n'avais pas la force de manger; j'étais morne et silencieux au milieu de mes frères; assis sur l'herbe, j'avais la tête penchée, je ne disais pas un seul mot, des larmes roulaient sans cesse dans mes yeux; mes frères venaient pleurer sur moi et me disaient: « sois guerrier; portes avec courage le fardeau de la douleur! » ces paroles entrecoupées de sanglots, perçaient mon cœur, au lieu de me consoler.

Nous avions traversé une immense forêt; mes membres étaient si fatigués, que je pouvais à peine marcher; mais ma tendresse pour Odéraï soutenait mon ardeur, je croyais la voir attachée au poteau de mort; j'en-

tendais les cris de ma mère expirante dans les tourmens, ou réduite en esclavage. Omourayou nous dit : « je vois au-dessus des arbres la fumée du feu près duquel est Odéraï : » tous les guerriers se blottirent sous les broussailles, jusqu'à la nuit ; lorsqu'elle fut arrivée, ils marchèrent sur leurs genoux, avec l'agilité d'un renard qui se glisse jusqu'au nid d'un faisan. Ils arrivèrent à une clarière au milieu de laquelle étaient les Chippewais endormis, sans être gardés par des sentinelles, dont les sauvages ne connaissaient pas l'usage.

« Hélas, dis-je à Omourayou! Odéraï n'est pas là, je n'entends pas ses soupirs ! » Il regarda attentivement sur la terre, au clair de la lune : « elle est là, reprit-il, je vois ses pas sur l'herbe, mes paroles sont de valeur ! » Tous les guerriers se levèrent à la fois;

et se précipitant sur les tentes, ils brisèrent le crâne des ravisseurs endormis, enlevèrent leurs chevelures, en appuyant les genoux sur leurs épaules, et tirant avec force tous les cheveux et la peau qu'ils avaient cernée tout autour avec le scalpel. Mes yeux avaient faim de revoir Odéraï, ils la cherchaient, comme une mère cherche son enfant égaré dans les forêts; je l'apperçus dans un coin de la tente, étendue sur la terre, les bras et les pieds attachés à un poteau; la douleur reposait sur son visage, comme le hibou sur le corps d'une colombe: l'air sortait en soupirs de sa poitrine agitée; je coupai ses liens: « ma chère Odéraï! lèves-toi! voilà ton fils! » Elle se leva, se précipita dans mes bras, et y resta quelque temps sans mouvement: « C'est toi, Bon-ami! mon cœur boit le plaisir! » elle versait un torrent de

larmes: « que je suis joyeuse de te revoir ! mon ame ne partira pas encore pour le pays des ames ! . . . Non ! . . . te voilà ! . . . la joie me rend folle ! » Elle dansait autour de moi, me serrait dans ses bras, me donnait sa main à baiser, pressait la mienne sur son cœur, me regardait avec des yeux pleins de tendresse, comme une mère qui retrouve son fils. « Oui ! si tu n'étais pas venu me délivrer, j'allais partir pour le pays des ames ; car je ne puis vivre sans toi : mon ame aurait volé sans cesse autour de son ami ; mais te voilà, le grand-père des hommes a écouté ma voix. »

Lorsque le soleil se leva, nous fîmes un brancard pour porter Odéraï dont les jambes étaient enflées ; et afin que l'on ne pût pas nous poursuivre, nous mîmes le feu aux herbes derrière nous. Les vents excitant la flamme, élevèrent

des montagnes de feu qui roulaient sur la forêt dont quelques arbres s'enflammèrent, et nous offrirent l'aspect imposant de plusieurs colonnes de feu qui perçant les tourbillons de fumée, disputaient d'éclat avec l'aurore.

Nous arrivâmes enfin au rendez-vous, et posâmes Odéraï sur un lit de mousse et de fleurs, à l'ombre d'un arbre dont le feuillage permettait aux rayons du soleil de la réchauffer. Omourayou alla cueillir des fruits et des plantes pour la rafraîchir et panser ses plaies : la joie guérit bientôt son cœur ; elle renaissait, comme une fleur qui a été brûlée par le soleil, et dont la rosée fait vivre les couleurs et la beauté.

« Bon-ami, dit-elle, lorsque les Chippewais m'enlevèrent, je me débattis, comme un enfant que des guerriers enlèvent à sa mère : courbé

sur le bras du ravisseur, il piétine, pousse des cris plaintifs, tord tous ses membres, pour échapper; il relève la tête, pour voir si sa mère à laquelle il tend les bras revient auprès de lui : mais les Chippewais me fermèrent la bouche et me garottèrent; je me disais: pauvre Odéraï! tu te félicitais d'avoir un ami bon, comme le Grand-être, beau, comme le soleil levant; et voilà que des ennemis t'arrachent de ses bras! Tu ne t'asseoiras plus sur sa natte, il ne baisera plus ta main, tu ne prendras plus la sienne, pour la presser sur ton cœur; tes yeux ne se rempliront plus de son image, ses paroles ne retentiront plus dans ton cœur, il ne tressaillera plus de joie, en le voyant entrer dans la tente. Tu vas devenir l'esclave d'un Chippewais; non! non! j'aime mieux mourir! mon ame volera à sa tente, elle l'entendra

chanter avec son père, l'hymne des ames; elle veillera sans cesse autour d'eux, pour les avertir des dangers; elle les verra pleurer sur ta natte, et leurs larmes tromperont son ennui, jusqu'à ce qu'ils viennent avec elle dans le pays des ames! ... Mais te voilà près de moi! je renais à la vie! »



DIXIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

CEPENDANT nous retournâmes sur les bords du Méchassipi ; en marchant avec allégresse : lorsque nous fûmes arrivés à la bourgade, nous entrâmes dans la tente de mon père que le chagrin avait forcé à quitter la chasse. Il était assis sur sa natte, auprès de son feu qu'il avait laissé éteindre ; sa chaudière était vide ; il y avait auprès de lui des viandes cuites et du riz que ses voisins lui avaient apportés, mais auxquels il n'avait pas touché : sa tête était cachée dans ses mains appuyées sur ses genoux ; le sang coulait encore de l'une de ses jambes déchirée par un tronc d'arbre. Je lui dis : « Bon-

père, voilà ta fille! » Il répondit, en levant les yeux sur elle : « cela est bien! » Odéraï dansait autour de lui, puis elle alluma du feu, prépara les viandes et courut aux bois chercher des plantes. Ourahou restait toujours immobile, ne répondant à nos paroles que: « cela est bien! » mais il laissait tomber des larmes de plaisir. Quand l'eau commença à bouillir dans la chaudière, et que ma sœur eut pansé sa plaie, il se leva, dansa autour de nous avec l'agilité d'un jeune homme, en chantant: « mon cœur boit le plaisir; le feu de ma tente était éteint, ma chaudière était froide et vide, ma plaie saignait, je m'endormais dans le sommeil de la mort, parce que j'avais perdu mes enfans; j'avais dit à mon voisin : ne fais plus cuire de viande pour moi, je veux mourir; tu vois bien que mes enfans ne sont plus sur ma

natte ! Mais les voilà ; ils ont rallumé mon feu, réchauffé ma chaudière, pansé ma plaie, mon ame boit le plaisir ; que je suis joyeux de vous revoir ! mon cœur était vide, vous le remplissez ; mes yeux étaient baignés de larmes, vous les essuyez ; le silence de ma cabane fatiguait mes oreilles qui guettaient votre retour, vos voix me sont plus agréables que le chant des oiseaux ; j'étais immobile, en attendant la mort, je danse autour de vous ! »

Il frotta de graisse d'ours, les membres des jeunes guerriers qui s'étaient assis sur la natte et fumaient dans le calumet, comme s'ils n'avaient pas faim ; il leur distribua des viandes cuites ; quand ils eurent mangé, ils dansèrent autour d'Odéraï, qui riait aux éclats. Mon père leur dit : « frères, votre action est de grande valeur pour

moi ! » Ils sortirent, et nous nous enveloppâmes dans nos couvertures, pour dormir.

Quand le soleil pénétra dans nos tentes, Ourahou sortit, comme un furieux, armé de son casse-tête, et le secouant avec force, il poussa le cri de guerre, en courant entre les tentes.

Ses cris portés par les vents, volèrent de bourgade en bourgade, et frappèrent les oreilles des guerriers des douze tribus; tous, depuis l'âge de seize ans, jusqu'à celui de soixante, se rassemblèrent, comme des loups qui veulent attaquer un troupeau. Le chef des guerriers, les vieillards de l'un et l'autre sexe, députés par les douze tribus, s'assirent en rond, au milieu de la grande tente du conseil; les jeunes gens étaient debout, en silence, derrière eux, pour apprendre à discuter les intérêts de la nation. Mon père

passa dans le milieu de l'assemblée et fit le récit de l'enlèvement d'Odéraï, imitant par ses gestes, ses efforts pour échapper à ses ravisseurs, ses cris, ses soupirs. « Frères, dit-il avec le son de voix d'un homme dont le sang est embrasé par la colère, j'ai soif du sang des Chippewais ! viens, ma fille ! » Elle s'approcha de lui. « Voyez ses mains enflées par les liens qui les ont serrées, ses yeux gonflés par les larmes, sa peau flétrie par les mains des guerriers ; ne la vengerez-vous pas ? Ma main veut briser leurs crânes, déchirer leurs chairs, et les dévorer ! n'avez-vous pas comme moi, la soif de la vengeance ? elle brûle mon cœur !

Mais je jette de l'eau sur le feu de ma colère, elle s'éteint, mes paroles n'étaient pas de valeur ; ce ne sont pas les mains de ma fille qui sont blessées, ce sont celles de vos femmes ; ce n'est

pas

pas le père d'Odéraï qui vous parle, ce sont tous les pères de la nation. Vos femmes ne sont plus libres, mais esclaves ; elles ne pourront plus aller dans les bois, sans être enlevées par les Chippewais. Les limites du territoire de chasse sont renversées, vous n'avez plus de pays, puisqu'ils viennent y enlever vos femmes. Ma fille est de peu de valeur, mais la nation entière est offensée. J'ai regardé sur l'écorce qui parle, les corps de vingt guerriers sont étendus sur la terre, ils n'ont pas été ensevelis ; ne les entendez-vous pas crier : vengez-nous ! couvrez nos cadavres ! nos bouches ont soif du sang des Chippewais qui nous ont outragés.

Et toi ! Grand-chef des guerriers, n'entends-tu pas la voix des chefs, et celle de ton père, tués dans les combats ? Otoronto, vieux chef des Assé-

nipoëls, le corps de ton fils est encore étendu sur la terre, depuis soixante lunes ; son ame voltige autour de toi, et crie : vengeance !

Allons, guerriers, levez-vous ! vos bras sont encore vigoureux, comme ceux des jeunes gens, venez avec moi laver les mains de vos femmes dans le sang des Chippewais ; apportez à chacune un crâne, pour leur servir de tasse ; le bouillon qu'elles boiront dedans leur paraîtra meilleur : vous, jeunes gens, vengez votre nation, vengez les femmes outragées, qu'elles puissent vous regarder comme des hommes de valeur ! partons pour chasser les Chippewais qui osent envahir notre territoire ; et que deviendrons-nous s'ils se multiplient trop, nous serons réduits à nous entre-dévorer faute de vivres ! que les corps de nos ennemis étendus sur la terre, tracent

les limites de notre pays, et apprennent à leurs enfans à ne jamais les franchir ! »

Il dit : sa bouche était écumante, son corps couvert de sueur, et ses membres tremblans, agités par la colère.

Tous les guerriers transportés de rage, poussaient le cri de guerre, en brandissant leurs casse-têtes, lorsqu'Otoronto dit à mon père :

« Frère, tu aurais dû te taire, car tu as mal parlé ; la colère fait bouillonner ton sang dans tes veines, comme l'eau dans la chaudière, prends garde qu'il ne s'extravase ! ce serait grand dommage qu'un vieux chef tombât sur sa natte, tué par la colère ; ce serait grand dommage que les jeunes gens qui l'entendent fussent témoins de cette mort.

Tes yeux gonflés par la colère, ne voient que du sang, tu voudrais con-

templer des monceaux de corps entassés les uns sur les autres; tes narines aiment l'odeur d'un cadavre, tu as faim de la chair d'homme ! ne vois-tu pas que l'arbre de la paix étend ses branches sur les deux nations ! pourquoi vouloir le renverser? de jeunes Chippewais ont enlevé ta fille, tu pleures sur sa natte, cela est bien; mais nos jeunes gens ne vont-ils pas enlever des femmes des Chippewais? les vieillards de cette nation bouchent les plaies de leurs parens, ils jettent des cendres sur le feu de la vengeance, ils font asseoir sur leurs nattes des prisonniers des autres nations; ils entourent l'arbre de la paix, et le soutiennent, pour plaire au grand-père des hommes, qui n'aime pas à voir ses enfans s'entre-dévorer; imites-les !

Tu veux renverser cet arbre de la paix, il est cependant bien vieux, il a des racines bien profondes; le

soleil tournera long-temps avant que le nouveau, qu'il faudra planter, soit aussi fort : le moindre vent le brisera ; les nations seront toujours en guerre ; les bourgades seront toujours occupées à pleurer un parent ; il n'y aura plus de danse ni de festins ; les jeunes filles n'oseront plus se marier ; les mères seront dans la crainte qu'on ne leur enlève leurs enfans.

Quand j'étais jeune, j'étais comme un jeune faon qui poursuit tous les animaux étourdiment ; la guerre était de valeur pour moi ; mais à présent, le temps a mûri ma tête, je la vois comme un fléau pour ma nation, je vois toutes les eaux couvertes des pirogues des hommes barbus, ils viennent comme des chevreaux qui bêlent pour avoir un peu d'herbe ; et se changent en loups qui dévorent les enfans ; les Iroquois ne peuvent les

arrêter : leur souffle empoisonne l'air, et des nations entières qui l'ont respiré, ont disparu des forêts, rongées par des maladies affreuses : comment les hommes-rouges pourront-ils leur résister, s'ils se massacrent les uns les autres? vas plûtôt, ô mon frère Ourahou, porter des paroles de paix chez toutes les nations ; rassembles tous les guerriers, pour empêcher que les hommes barbus n'envahissent notre pays ; car bientôt nous n'aurons plus de territoire de chasse, bientôt nous n'aurons plus de terre pour couvrir les cadavres de nos pères ! C'est le bon génie de ma nation qui a parlé par ma bouche.

— Frère, répondit Ourahou, tes paroles tombent sur la terre, tu parles comme un vieux guerrier, qui assis sur sa natte, entouré de chevelures, raconte ses belles actions à ses enfans, et chérit la paix, parce qu'il ne peut plus faire la guerre.

Tu vois les Hommes-barbus arrivans dans des pirogues, pour envahir notre territoire ; comment leur résisterons-nous, si nous ne nous exerçons pas aux combats ? J'ai soif du sang des Chippewais, parce qu'ils sont les ennemis de ma nation, mais je pleurs sur le corps d'un Nadouëssis tué à la guerre.

Allons, jeunes guerriers, levez le casse-tête ! venez couper les mains qui ont flétri la peau de ma fille, briser le crâne des guerriers qui l'ont enlevée !

— Frère Ourahou, tu parles comme un Huron que tu es, et non comme un Nadouëssis ; tu n'aimes pas ma nation, tu lui préfères ta fille Odéraï, tu renverses le vieil arbre de la paix qui ombrageait notre beau pays ; les larmes que tu vas faire verser, tariront-elles les tiennes ? est-ce ainsi que tu récompenses ma nation d'avoir donné asile à tes frères et à toi ? Avant que vous fus-

siez parmi nous, tous les peuples enfans du grand fleuve, chassaient, pêchaient, parcouraient les forêts à l'ombre de l'arbre de la paix ; jamais nos montagnes n'avaient répété le cri de guerre, jamais l'on n'avait vu s'élever du milieu de nos forêts de sassafras, la fumée d'un bûcher de mort ; jamais l'air embaumé par les fleurs de la prairie, n'avait été corrompu par l'odeur d'un cadavre brûlé ; jamais ces fleurs n'avaient été teintes de sang. Nous vivions dans l'abondance ; nous ne connaissions pas les eaux de feu : le soufle des Hommes-barbus vous a pestiféres, et vous nous avez communiqué votre mal. Vos larges estomacs engloutissent une prodigieuse quantité de viandes ; vous avez fait naître dans nos cœurs la soif du sang, et nous avez donné une maladie qui nous enlève comme le vent enlève les feuilles ; le Grand-être n'ose plus arrêter ses re-

gards sur nous, dans la crainte de voir un de ses enfans attaché au poteau.

L'ancienne parole nous dit que le Grand-être fera périr tous les hommes rouges, parcequ'ils mangent ses enfans; les Hommes-barbus viennent exécuter ses ordres; leurs bouches de feu renversent les palissades, leur souffle empoisonné fait mourir des nations entières, qui périssent sur leurs nattes sans avoir reçu de coups : déjà quelques-uns ont remonté le grand-fleuve; la nation puissante des Illînois a disparu, et bientôt les voyageurs qui traverseront nos bois, se diront : où sont donc les tentes des Nadouëssis ? cette nation a disparu comme les moucherons qui tombent le soir sur le lac, lorsque les rayons du soleil ne les soutiennent plus. Nos ames errantes dans nos prairies, répondront aux voyageurs : les Nadouëssis ont bu du sang des hommes, le Grand-être a retiré sa

main de dessus eux, et les Hommes-barbus les ont détruits.

Vas ! pars pour la guerre ! Puisse le bras du Grand-être ne pas s'appesantir sur toi, et frapper tes enfans dans tes bras ! puissent nos jeunes femmes n'être pas réduites, un jour, à dire aux corps de leurs parens : levez-vous, et venez nous défendre contre les Hommes-barbus qui envahissent notre pays.

Otoronto ni les guerriers de la tribu des Assénipoëls ne te suivront pas à la guerre ; j'ai parlé. »

Otoronto sortit de la tente du conseil, suivi de tous les guerriers de sa tribu ; tous les autres levèrent le casse-tête, et poussèrent le cri de guerre.

FIN DU TOME II.





